

DE LA LIBERTÉ #1

**Anthologie d'articles sur *la liberté*
publiés dans les journaux anarchistes individualistes
*l'anarchie, l'en dehors et par delà la mêlée***

TABLE

Albert Libertad : La Liberté • 5
E. Armand : La liberté comme moyen • 10
Gabriel Cabot : De la Liberté • 15
Marc L. Lefort : « Réflexions sur l'article "De la Liberté" de Gabriel Cabot » • 18
E. Armand : Quelques réflexions sur le Déterminisme et la Liberté • 21
NOTRE CORRESPONDANCE : Déterminisme et Liberté / LA VOLONTÉ DE VOULOIR
<i>Binoff à E. Armand</i> • 24
<i>E. Armand à Binoff</i> • 26
Octave Guidu : De la liberté • 27
Neanias : Libre arbitre ou déterminisme ? • 30
John Henry Mackay : Liberté • 34
Leda Rafanelli : Ma liberté • 35
Closius : Liberté et Individualité • 38
Fernand Paul : La liberté • 40
La Cravache : Sur la Liberté • 43
Henri Japonet : La Morale et la Liberté • 45
Fleur de Gale : La liberté de la rue • 49
Cassius : La Liberté dangereuse • 51
Aimé Bailly : Liberté et Déterminisme • 54
Benjamin Tucker : La Liberté individuelle • 58
E. Armand : Considérations sur l'idée de liberté • 62
Valérie Mc Kean : La Route de la Liberté • 63
P. Monin : La Liberté et les Anarchistes • 65
Angel Pumarega Garcia : De la liberté considérée comme une inquiétude • 65

Albert Libertad – La Liberté

Beaucoup pensent que c'est une simple querelle de mots, une préférence de termes qui fait se déclarer les uns libertaires, les autres anarchistes. J'ai un avis tout différent.*

Je suis anarchiste et je tiens à l'étiquette non pour une vaine parure de mots, mais parce qu'elle signifie une philosophie, une méthode différentes de celles du libertaire.

Le libertaire, ainsi que l'indique le mot, est un adorateur de la liberté. Pour lui, elle est le commencement et la fin de toutes choses. Rendre un culte à la liberté, inscrire son nom sur tous les murs, lui élever des statues éclairant le monde, en parler à tout propos et hors de propos, se déclarer *libre* de ses mouvements alors que le déterminisme héréditaire, atavique et ambiant vous fait esclave... voilà le fait du libertaire.

L'anarchiste, en s'en reportant simplement à l'étymologie, est contre l'autorité. C'est exact. Il ne fait pas de la liberté la causalité mais plutôt la finalité de l'évolution de son individu. Il ne dit pas, même lorsqu'il s'agit du moindre de ses gestes : « Je suis libre » mais « Je veux être libre. » Pour lui, la liberté n'est pas une entité, une qualité, un bloc qu'il a ou qu'il n'a pas mais un résultat qu'il acquiert au fur et à mesure qu'il acquiert de sa puissance.

Il ne fait pas de la liberté un droit antérieur à lui, antérieur aux hommes, mais une science qu'il acquiert, que les hommes acquièrent, au jour le jour, en s'affranchissant de l'ignorance, en s'emparant des forces de la nature, en supprimant les entraves de la tyrannie et de la propriété.

L'homme n'est pas libre de faire ou de ne pas faire, de par sa seule volonté. Il apprend à faire ou à ne pas faire quand il a exercé son jugement, éclairé son ignorance ou détruit les obstacles qui le gênaient. Ainsi, si nous plaçons un libertaire, sans connaissances musicales, devant un piano, est-il *libre* d'en jouer ? Non ! il n'aura cette liberté que lorsqu'il aura appris la musique et le doigté de l'instrument. C'est ce que dit l'anarchiste. Aussi lutte-t-il contre l'autorité qui l'empêche de développer ses aptitudes musicales — lorsqu'il en a — ou qui détient les pianos. Pour avoir la liberté de

* Cet article extrait d'une causerie de Libertad aux Causeries Populaires du XIe, ne répond à aucun autre article récemment paru. Le sujet « La Liberté » fut évidemment traité avec plus d'ampleur et d'autres développements qui feront peut-être le sujet d'un autre article.

jouer, il faut qu'il ait la puissance de savoir et la puissance d'avoir un piano à sa disposition.

La liberté est une force qu'il faut savoir développer en son individu, nul ne peut l'accorder.

Lorsque la République prend la devise fameuse : « Liberté, égalité, fraternité » fait-elle que nous soyons libres, que nous soyons égaux, que nous soyons frères ? Elle nous dit : « Vous êtes libres. » Ce sont de vaines paroles puisque nous n'avons pas la puissance d'être libres. Et pourquoi n'avons nous pas cette puissance ? Surtout parce que nous ne savons pas en acquérir la connaissance exacte. Nous prenons le mirage pour la réalité.

Nous attendons toujours la liberté d'un Etat, d'un Rédempteur, d'une Révolution, nous ne travaillons jamais à la développer dans chaque individu. Quelle est la baguette magique qui transformera la génération actuelle née de siècles de servitude et de résignation en une génération d'hommes méritant la liberté parce qu'assez forts pour la conquérir ?

Cette transformation viendra de la conscience qu'auront les hommes de n'avoir pas la liberté de la conscience, que la liberté n'est pas en eux, qu'ils n'ont pas le *droit* d'être *libres*, qu'ils ne naissent pas tous *libres* et *égaux*... et que pourtant il est impossible d'avoir du bonheur sans la liberté. Le jour où ils auront cette conscience ils seront prêts à tout pour acquérir la liberté. C'est pourquoi les anarchistes luttent avec tant de force contre le courant libertaire qui fait prendre l'ombre pour la proie.

Pour acquérir cette puissance, il nous faut lutter contre deux courants qui menacent la conquête de notre liberté : il faut la défendre contre autrui et contre soi-même, contre les forces extérieures et contre les forces intérieures.

Pour aller vers la liberté, il nous faut développer notre individualité. — Quand je dis : aller vers la liberté, je veux dire aller vers le plus complet développement de notre individu. — Nous ne sommes donc pas *libres* de prendre n'importe quel chemin, il faut nous efforcer de prendre le bon chemin. Nous ne sommes pas *libres* de céder à des passions déréglées, nous sommes *obligés* de les satisfaire. Nous ne sommes pas *libres* de nous mettre en un état d'ébriété faisant perdre à notre personnalité l'usage de sa volonté ; et la mettant sous toutes les dépendances ; disons plutôt que nous subissons la tyrannie d'une passion que la misère ou le luxe nous a donnée. La véritable *liberté* consisterait à faire acte d'*autorité* sur cette habitude, pour se libérer de sa tyrannie et des corollaires.

J'ai bien dit : acte d'autorité, car je n'ai pas la passion de la liberté considérée *a priori*. Je ne suis pas libérateur. Si je veux acquérir la liberté, je ne l'adore pas. Je ne m'amuse pas à me refuser à l'acte d'autorité qui me fera vaincre l'adversaire qui m'attaque, ni même je ne me refuse pas à l'acte d'autorité qui me fera attaquer l'adversaire. Je sais que tout acte de force est un acte d'autorité. Je désirerais n'avoir jamais à employer la force, l'autorité contre d'autres hommes, mais je vis au vingtième siècle et je ne suis pas *libre* de la direction de mes mouvements pour acquérir la liberté.

Ainsi, je considère la Révolution comme un acte d'autorité de quelques uns sur quelques autres, la révolte individuelle comme un acte d'autorité d'un sur d'autres. Et pourtant je trouve ces moyens logiques, mais je veux en déterminer exactement l'intention. Je les trouve logiques et je suis prêt à y coopérer, si ces actes d'autorité temporaire ont pour but de détruire une autorité stable, de donner plus de liberté. Je les trouve illogiques et je les entrave, s'ils n'ont pour but que de déplacer une autorité. Par ces actes, l'autorité augmente de puissance : elle a celle qui n'a fait que changer de nom plus celle que l'on a déployée à l'occasion de ce changement.

Les libertaires font un dogme de la liberté ; les anarchistes en font un terme. Les libertaires pensent que l'homme naît libre et que la société le fait esclave. Les anarchistes se rendent compte que l'homme naît dans la plus complète des dépendances, dans la plus grande des servitudes et que la civilisation le mène sur le chemin de la liberté.

Ce que les anarchistes reprochent à l'association des hommes — à la société — c'est d'obstruer le chemin après y avoir guidé nos premiers pas. La société délivre de la faim, des fièvres malignes, des bêtes féroces — évidemment pas en tous les cas mais en la généralité — mais elle le fait la proie de la misère, du surmenage et des gouvernants. Elle le mène de Charybde en Scylla. Elle fait échapper l'enfant à l'autorité de la nature pour le placer sous l'autorité des hommes.

L'anarchiste intervient. Il ne demande pas la liberté comme un bien qu'on lui a pris, mais comme un bien qu'on lui empêche d'avoir, comme une force qu'on lui empêche d'acquérir. Il observe la société présente et il constate qu'elle est un mauvais instrument, un mauvais moyen pour appeler les individus à leur complet développement.

L'anarchiste voit la société entourer les hommes d'un treillis de lois, d'un filet de règlements, d'une atmosphère de morale et de préjugés sans rien faire pour les sortir de la nuit de l'ignorance. Il n'a pas la religion libertaire, libérale pourrait-on dire, mais il veut de plus en plus de liberté pour

son individu, comme il veut un air plus pur pour ses poumons. Il se décide alors à travailler par tous les moyens à briser les fils du treillis, les mailles du filet et il s'efforce d'ouvrir grandes les baies du libre examen.

Le désir de l'anarchiste est de pouvoir exercer ses facultés avec le plus d'intensité possible. Plus il s'instruit, plus il prend d'expérience, plus il renverse d'obstacles, tant intellectuels, moraux que matériels, plus il prend un champ large, plus il permet d'extension à son individualité, plus il devient libre d'évoluer et plus il s'achemine vers la réalisation de son désir.

Mais que je ne me laisse pas entraîner et que je revienne plus exactement au sujet.

Le libertaire qui n'a pas la puissance de réaliser une observation, une critique dont il reconnaît le bien fondé ou qui même ne veut pas la discuter, répond : « Je suis bien *libre* d'agir ainsi. » L'anarchiste dit : « Je crois que j'ai raison d'agir ainsi, mais voyons ». Et si la critique faite s'adresse à une passion dont il ne se sent pas la force de se libérer, il ajoutera : « Je suis sous l'esclavage de l'atavisme et de l'habitude. » Cette simple constatation ne sera pas bénévole. Elle portera une force en elle-même, peut-être pour l'individu attaqué, mais sûrement pour l'individu qui la fait et pour ceux qui seront présents moins attaqués par la passion en question.

L'anarchiste ne se trompe pas sur le domaine acquis. Il ne dit pas : « Je suis bien *libre* de marier ma fille si ça me plaît ? — J'ai bien le *droit* de porter un chapeau haut de forme, si ça me convient. » parce qu'il sait que cette liberté, ce droit sont un tribut payé à la morale du Milieu, aux conventions du Monde ; sont imposés par l'Extérieur à l'encontre de tout vouloir, de tout déterminisme intérieur de l'individu en cause.

L'anarchiste agit ainsi non par modestie, par esprit mais parce qu'il part d'une conception toute différente de celle du libertaire. Il ne croit pas à la liberté innée mais à la liberté à acquérir. Et du fait de savoir qu'il n'a pas toutes les libertés, il a bien plus de volonté pour acquérir la puissance de la liberté.

Les mots n'ont pas une valeur en eux-mêmes. Ils ont un sens qu'il faut bien connaître, bien préciser afin de ne pas se laisser prendre à leur magie. La grande Révolution nous a bernés par sa devise : « Liberté, égalité, fraternité » ; les libéralistes, les libéraux nous ont chanté sur tous les tons leur « laissez faire » avec le refrain de la liberté du travail ; les libertaires se leurrent par une croyance en une liberté préétablie et font des critiques en son honneur... Les anarchistes ne doivent pas vouloir le mot mais la chose. Ils sont contre le commandement, contre le gouvernement, contre la puis-

sance économique, religieuse et morale sachant que plus il diminueront l'autorité plus ils augmenteront la liberté.

Il est un rapport entre la puissance du Milieu et la puissance de l'Individu. Plus le premier terme de ce rapport diminue plus l'autorité est diminuée, plus la liberté est augmentée.

Que veut l'anarchiste ? Arriver à faire que les deux puissances s'équilibrent, que l'individu ait la liberté réelle de ses mouvements sans jamais entraver la liberté des mouvements d'autrui. L'anarchiste ne veut pas renverser le rapport pour faire que sa liberté soit faite de l'esclavage des autres, car il sait que l'autorité est mauvaise en soi-même, tant pour celui qui la subit que pour celui qui la donne.

Pour connaître véritablement la liberté, il faut développer l'homme jusqu'à faire que nulle autorité n'ait possibilité d'être.

Albert LIBERTAD

***l'anarchie* N° 142 – Jeudi 26 Novembre 1907**

E. Armand – La liberté comme moyen

...Denn ein Anarchist war nur Der...
dem die Freiheit zweck nicht nur,
sondern anch Mittel war...

(...Car seul était Anarchiste celui...
pour qui la Liberté était non seule-
ment un But, mais aussi un Moyen...)

John Henry MACKAY : *Der Freiheit-sucher*.

IL RISVEGLIO ANARCHICO de Genève a publié deux articles — le premier dans son n° 767, intitulé *Per la chiarezza* (pour la clarté) sous la signature Numitore, l'autre dans son n° 783, intitulé *Polemiche*, (Polémiques), auteur anonyme — lesquels se complètent, malgré des divergences de détail. Je désire en parler ici, non dans le vain désir de « polémiquer », mais pour revenir sur des points fondamentaux du concept anarchiste.

Le premier s'en prenait à Libertad, au sujet d'un de ses meilleurs articles : *La Liberté*¹ et l'autre s'attaque aux anarchistes qui ne voulant pas attendre sous l'orme l'avènement de l'ère libertaire, pratiquent, autant et pendant aussi longtemps qu'il le peuvent, tout ce qui leur est possible de réaliser de leurs aspirations, sans se préoccuper si c'est d'accord ou non avec les intentions et les desseins de l'autorité concrète : l'Etat et l'Eglise.

Libertad et le milieu où il évoluait pensaient que si la liberté est un terme, elle est aussi (comme nous le voulons, ici, à *l'en dehors*) UN MOYEN. Il pensait que plus on diminue la puissance de l'autorité du milieu, plus la puissance de l'individu s'accroît, plus la domination recule. Il croyait, comme nous, que plus un individu s'affranchit, *quant à lui* — plus sa liberté s'accroît et l'autorité, *quand à lui*, cède de terrain.

Numitore fait allusion aux vingt-cinq années qu'il a milité. Ce peut être ou ne pas être un argument. Mais nous en avons autant à son service et nos réflexions peuvent nous avoir amené à conclure :

1° Que l'avènement de l'ère libertaire — tout souhaitable qu'elle soit — demeure une hypothèse ; *notre* hypothèse, si l'on veut. Personne ne nous a encore démontré que l'absence absolue d'autorité soit le but ou la fin de l'humanité (je l'espère, je le désire, je l'appelle de tous mes vœux, ce but ou cette fin, mais je ne suis pas finaliste) ;

1 Qui figure dans une des brochures éditées par *l'en dehors*.

2° Que la vie, *moralement parlant*, n'a pas de sens, autrement dit qu'elle est un phénomène purement physico-chimique. Ou encore que la vie ne revêt d'autre sens que celui que, individuellement ou groupalement, nous lui attribuons ; sens, qu'à tort ou à raison, nous imaginons *devoir* nous procurer une satisfaction quelconque.

Personne ne nous a fourni jusqu'ici de preuves tangibles que la vie avait un sens moral.

Certes, ces conclusions nous auraient conduit au pessimisme si, envisageant les choses telles qu'elles sont ; ne voulant faire ni philosophie, ni métaphysique — ni sacrifier à l'avenir — nous ne voulions jouir de la vie, sans nous attarder à nous demander si elle a ou non un sens moral — fuyant ce qu'il y a de déplaisant en elle — recherchant en elle ce qui peut nous procurer de la joie. Si, enfin, nous n'avions pas découvert ou rencontré un moyen de nous rendre la vie « bonne et agréable à vivre ».

Nous nous sommes aperçus que la vie n'était mauvaise et désagréable à vivre que parce que — socialement et moralement — il n'est pas question ici de « l'autorité » biologique — nous voyions : « la société entourer les hommes d'un treillis de lois, d'un filet de règlements, d'une atmosphère de morale et de préjugés sans rien faire pour les sortir de la nuit de l'ignorance ». Cette constatation faite nous nous sommes décidés « à travailler par tous les moyens à briser les fils du treillis, les mailles du filet ». Nous ne sommes pas toujours d'accord avec Libertad, mais sur ce point-là nous nous entendons parfaitement.

Voilà pourquoi, tout en admettant la liberté comme un terme nous la considérons surtout — *parce qu'actuels* — comme un moyen.

De même que Libertad, nous ne croyons pas à « la liberté innée », mais à « la liberté à acquérir ». Comme lui, nous voulons la liberté réelle de nos mouvements « sans jamais entraver la liberté des mouvements d'autrui ».

Bien entendu, *car nous ne voulons pas être dupes*, à condition qu'autrui en fasse de même à notre égard, « Autrui » se traduit donc par « notre camarade. »

Et nous pensons ici être d'accord — non seulement avec Libertad et ses amis — mais avec les anarchistes ou libertaires de tous les milieux et de toutes les époques.

Cependant, il ne faut pas reprendre d'une main ce que l'on donne de l'autre — nous reconnaître la liberté réelle de nos mouvements alors que nous ne voulons pas entraver la liberté des mouvements de nos camarades — puis nous nier ou contester cette même liberté, parce qu'elle nous

conduit à des gestes ou nous mène à des réalisations qui ne sont pas du goût de certains anarchistes ou libertaires.

C'est là où conduit, si je ne m'abuse, la thèse de l'auteur anonyme de *Polemiche*, qui estime inévitables « les malentendus et les disputes ».

Pour étayer sa thèse, il cite plusieurs exemples, pris dans la vie de chaque jour :

Le camarade autodidacte qui ne se consacre plus qu'à l'éducation ;

L'ouvrier manuel qui ne fait plus que du syndicalisme ;

« Le camarade qui voudra donner la plus grande importance au néo-malthusianisme, à l'eugénisme, au sexualisme, etc., sans prendre garde qu'on peut tomber ainsi dans un très vulgaire érotisme maladif, qui certainement ne nous produira pas de rebelles. Amour libre signifie avant tout amour normal, sain, sans fièvre, obsession ou perversion » ;

L'alégaliste, qui considérant que l'anarchisme est la négation de la légalité, a tendance à admettre tout illégalisme comme anarchiste, etc. ;

Le 5me, partisan des alliances et unions à tout prix ;

Le 6me, admirateur fanatique des attentats ;

Le 7me, édificateur de « parti anarchiste » ;

Le 8me, qui préconise les associations pratiques de coopération, production, échange sans s'apercevoir de tous les périls qui les menacent ; de toutes les déviations auxquelles elles peuvent donner lieu ; de toutes les préoccupations qu'elles peuvent susciter — et qui n'ont rien de révolutionnaires ; de tous les égoïsmes propres au monde bourgeois qui peuvent les compromettre ; tous aléas qui rendent probable qu'elles aboutissent à une affaire capitaliste et rien de plus.

—o—

Il faut pourtant nous entendre, sinon nous en revenons à l'autorité, déguisée, camouflée, mais autorité quand même.

Le concept anarchiste laisse-t-il, *oui ou non*, à chaque anarchiste « la liberté réelle » de ses mouvements, à condition que celui-ci n'entrave pas la liberté des mouvements de ses camarades.

S'il ne les lui laisse pas, je dis qu'il n'a d'anarchiste que le nom.

Le concept anarchiste laisse-t-il, *oui ou non*, à chaque anarchiste la possibilité de s'associer volontairement à d'autres camarades, pour toute activité qui leur agréé, à condition de ne pas entraver la liberté réelle des mouvements des non-associés ?

Si ce concept ne permet pas cela, c'est un concept autoritaire et rien d'autre.

Toute la question est de savoir si « la liberté réelle des mouvements » d'un individu ou d'un milieu *se conçoit ou non* — et cela de façon consciente et raisonnée — *hors* de l'approbation ou de l'intervention étatiste, de ses institutions sociologiques, politiques, morales. *Si oui* — que ce soit publiquement ou occultement — cette liberté est un moyen anarchique, sinon c'est un moyen archique.

Au nom de quel « dogme » libertaire, interdira-t-on — moralement — à un anarchiste — un non étatiste, un adversaire conscient et raisonné de l'autorité des institutions gouvernementales — de s'adonner à une activité plutôt qu'à une autre, à une propagande de préférence à une autre — dès lors que c'est volontairement que son déterminisme l'y pousse, et qu'il n'entend ni obliger, ni contraindre, ni forcer les autres anarchistes à s'intéresser à ladite propagande ?

Parler d'anormalité, de perversion, d'obsession, de justification du régime actuel, de bourgeoisisme, se sont des mots, des gros mots. Mais ce ne sont que des mots. Quel code anarchiste *imposé* édictera que tel érotisme est plus vulgaire ou plus morbide qu'un autre ; que tel ou tel acte de reprise individuelle justifie le régime capitaliste ; que telle attitude sent de préférence à telle autre, le bourgeoisisme. Pour être logique jusqu'au bout, qu'on crée un parlement anarchiste, avec pouvoir législatif et un exécutif, pour mettre à la porte de l'anarchie les copains qui refuseront de s'incliner devant ses votes !

Je ne veux pas polémiquer avec l'auteur anonyme de l'article précité, je le répète, mais il ne m'en vaudra pas de conclure que sa thèse, elle, justifie « le garde champêtre de la commune anarchiste ». Défense de se livrer à cette activité-ci ; interdiction de s'associer dans ce but-là ; prohibition de s'adonner à telle expérience ; embargo sur telle propagande.

Veto sur *certaines* tentatives de passer de la théorie à la pratique, de l'abstrait à la réalisation.

Où est la différence avec l'étatisme ?

—o—

Nous avons ici une toute autre idée de l'anarchie. La liberté à conquérir pour l'avenir ne nous intéresse pas, car l'avenir est l'effet du présent. Ce que nous voulons, c'est nous servir de la liberté comme d'un OUTIL AC-

TUEL pour nous rendre indépendants — le plus possible — du « treillis de lois », du « filet de règlements », de « l'atmosphère de morale et de préjugés ». Chacun de nous selon nos goûts, nos vœux, nos impulsions, nos aspirations, nos besoins d'association. A nos risques et périls et sans empiéter d'un pouce sur la liberté réelle des mouvements d'autrui-camarade.

Après trente ans de propagande — on voit que je rivalise avec Numitore — j'estime que les polémiques *ne servent à rien*. Elles exposent un état d'être particulier, c'est entendu, mais je me demande, si au fond des critiques et des craintes de déviation, ne gît pas l'hypocrite désir de faire *dominer* un point de vue sur un autre, un déterminisme particulier sur un autre.

Individualiste, anarchiste, j'oppose la concurrence-émulation aux malentendus et aux disputes.

Obtenez de meilleurs résultats que les nôtres, *nous ne vous jalouse-rons pas*. Mais puisque nous ne vous demandons pas de comptes, ne nous en réclamez pas. Laissez-nous nous en remettre à l'expérience — renouvelée, modifiée s'il le faut — pour déduire que nos essais étaient ou prématurés ou inconsistants. C'est A NOUS qui les entreprenons *actuellement*, à nos risques et périls, et *non* à vous, qui planez sur les nuages du devenir, qu'il échet de tirer *nos* conclusions.

Et qui nous contredira sur ce point ?

S'il vous faut un « garde-champêtre » pour votre « commune » nous n'y voyons pas d'objection — pourvu qu'il ne se mêle pas du sens de nos mouvements ou du fonctionnement de nos associations.

E. ARMAND.

l'en dehors N° 171-172 — déb. Décembre 1923

Gabriel Cabot – De la Liberté

Nous commençons le premier article de la série que nous avons promise des Divers aspects de l'Individualisme, par un article remontant, croyons-nous, à plus d'une trentaine d'années. Nous ne pouvons nous souvenir où il a paru. [l'en dehors]

—

Nombre de penseurs ont essayé de définir la liberté. A mon avis, *ils n'ont réussi qu'à la limiter.**

Dans cet article, j'envisagerai la liberté à deux points de vue connus :

1° La liberté de l'individu en rapport avec ses semblables ; 2° la liberté de l'individu en rapport avec les choses.

La liberté pour l'individu en rapport avec ses semblables consiste à *faire tout ce qu'il juge utile pour la conservation et la satisfaction de son organisme, de son être*, au point de vue physique aussi bien qu'au point de vue intellectuel, sans jamais que cette *volonté d'agir* puisse le mettre sous la dépendance d'autrui, *sous quelque forme que ce soit, pour quelque durée que ce soit.*

Un individu dont la « volonté d'agir » sera fortement empreinte d'ignorance et de préjugés, peut dire : « Il me plaît à moi de me placer pour le reste de mes jours sous la férule d'un maître ; ou, plus simplement, je suis resté un instant sous la dépendance d'un autre. » Je réponds : « Quand un homme se sert de sa faculté d'agir pour en faire l'abandon, il ne fait plus acte de libertaire. Se vendre, se louer, se subordonner, c'est placer d'avance une barrière à sa future volonté, c'est s'interdire *préalablement* la satisfaction de désirs à venir, c'est limiter son champ d'action, c'est diminuer sa vie, c'est faire acte d'eunuque et d'esclave ».

Je prétends que celui qui *promet son concours*, c'est-à-dire qui *s'engage, passe un contrat ou simplement s'entend, s'engage moralement, s'organise préalablement* avec ses semblables dans le but de faire tel ou tel acte, d'édifier telle ou telle chose, je prétends, dis-je, que cet individu a perdu sa liberté d'agir à partir du moment où il a promis ; il n'est plus libre : son semblable compte sur lui ; et il se doit à son semblable¹.

* Pour éviter toute confusion, il va sans dire que les opinions ou thèses qui pourront être publiées sous cette rubrique sont absolument indépendantes du point de vue spécial où se place *l'en dehors*.

Je vais plus loin et je dis que celui qui prend un simple rendez vous est dans le même cas d'infériorité, puisqu'il *devient esclave de sa parole*².

Cela est si vrai, que la plupart du temps, après que la nuit a porté conseil, vous regrettez le rendez-vous pris.

En promettant la moindre chose, vous risquez de ne pas tenir votre promesse, de ne pas remplir les causes de votre engagement, *vous semez donc le germe de la division, de la haine, de l'insociabilité*, vous créez un *antagonisme d'intérêt qui amènera la discorde* entre les contractants.

Observez-vous un peu, ainsi que ceux qui vous approchent et vous constaterez que ce sont là faits de tous les jours.

La liberté se limite, s'arrête, ou pour mieux dire, *prend fin* naturellement, d'elle même, à *l'esclavage de soi*, c'est à-dire, *au point où l'on serait susceptible de perdre sa liberté*.

Au point de vue naturel, a-t-on jamais vu un animal s'engager vis-à-vis d'un autre, s'entendre *préalablement*, passer un contrat ; en a-t-on vu s'organiser entre eux pour faire le travail nécessaire afin d'assurer leur conservation ? Non, chaque individu remplit sa fonction vitale, sans abdiquer la moindre parcelle de son autonomie.

Les cellules de notre organisme, les molécules de la terre s'entendent-elles *préalablement* pour s'unir, vivre ensemble et se désunir ? Je suis convaincu que jamais on ne le prouvera.

Pourquoi donc l'homme, cet animal de conformation supérieure, d'appétitudes plus variées, serait il inférieur au point de vue libertaire ? Non, si ce qui l'a formé — la matière à tous les degrés de transformation — ne s'engage pas, ne s'organise pas en vue de telle, ou telle fonction, l'homme ne sera réellement libre, que du jour où il évitera toute espèce *d'engagement préalable*, qui devient rigoureusement *une contrainte vis à vis d'autrui*.

1 Etant déterministe, c'est-à-dire, partisan de l'idée « que rien ne vient de rien, que rien ne se fait sans cause », je n'entends pas dire par « volonté d'agir » que l'individu ait son « libre arbitre » ; je crois le contraire démontré. Je veux parler de la résultante extérieure des forces internes et externes qui agissent sur lui.

2 Si je pousse à l'extrême cette manière de voir, c'est bien pour faire ressortir que toute agglomération d'individus qui aurait pour base la moindre parcelle d'autorité, reposerait sur un terrain mouvant, et pourrait nous ramener à l'esclavage. Il n'entre pas d'ailleurs, dans mon idée de considérer comme atteinte à la liberté, le seul fait par lequel deux individus se font connaître réciproquement un endroit, un temps fixé où ils pourront se trouver ; je veux parler seulement de l'engagement pris préalablement et qui les lie l'un à l'autre.

La liberté sur les choses consiste pour l'individu à *se servir et à dompter les choses et les éléments qui pourraient être utiles à la conservation ou bien à la satisfaction de son organisme*, au point de vue physique aussi bien qu'au point de vue intellectuel, sans qu'il emploie cependant cette volonté d'agir à utiliser et dompter les choses et les éléments de façon à les rendre nuisibles à son organisme, l'homme, en ce cas, *devenant l'esclave des maux qu'il s'est engendrés*.

L'homme qui, sous prétexte de liberté, fixerait trop longtemps le soleil, pourrait perdre la vue momentanément ou à tout jamais ; celui qui prétendrait serrer une barre de fer rouge risquerait de ne pouvoir plus faire usage de sa main.

Un acte d'une seconde *peut donc provoquer un esclavage* qui ne cesse qu'avec l'existence.

Quel que soit le point de vue où l'on se place, chaque fois qu'un individu fait mauvais usage de ses facultés, *il devient le serviteur du mal* qu'il s'est procuré.

Comme nous venons de le montrer la liberté n'admet *aucune contrainte*, elle n'accepte *aucun engagement* ; elle ne soutient *aucune organisation préalable, aucun groupement fixe*.

Elle est essentiellement *égoïste, individualiste, égo-archiste*, en ce sens qu'elle procure à l'homme la faculté *d'être bien soi*, dans tous ses actes, par le seul fait qu'il n'abandonne aucune parcelle, si minime soit-elle, de son autonomie, que sa volonté d'agir est dirigée vers sa satisfaction personnelle, qu'il ne fait un seul acte dans le but de faire plaisir à autrui, mais simplement parce que cet acte satisfera chez lui un plaisir, un intérêt quelconque et qu'il n'est asservi sous nulle forme...

Mais, diront tous les partisans de l'organisation sociale, depuis le royaliste et le républicain de quelconque nuance jusqu'au socialiste-collectiviste et au *communiste dit libertaire*, mais s'il n'y a pas d'organisation établie, de groupements fixes, d'entente préalable, le fonctionnement d'une société humaine (j'entends agglomération d'individus) devient impossible.

C'est de l'utopie ; c'est de la démence ?

On vous traitera de fous, « voire même de mouchards, d'agents chargés de semer la division. »

A ce sujet, nous répondrons un jour à tous les autoritaires.

Gabriel CABOT
***l'en dehors* N° 19-20 – fin-Septembre 1923**

Marc L. Lefort – « Réflexions sur l'article "De la Liberté" de Gabriel Cabot »*

De la Liberté *a paru dans le numéro 3/4 de La Revue libertaire, de Paris, 1er au 15 février 1894, pages, 43, 44 et 45. Nous ignorons si la suite promise par G. Cabot a jamais paru. Marc L. Lefort nous communique quelques réflexions que lui suggère cet article, et que voici.* [l'en dehors]

—

Deux mots à propos de l'article paru sous ce titre dans le dernier numéro de *l'en dehors*.

Gabriel Cabot nous expose qu'il ne veut être l'esclave de rien ni de personne — ni des choses, ni des hommes.

Des choses d'abord. Il me semble pourtant qu'il l'est assez, comme nous tous. Il l'est de la mort. Il l'est de la maladie. Il l'est des lois physiques, de la chaleur, de la pesanteur, etc... avec lesquelles il ne peut jouer évidemment comme il lui plaît.

Si la liberté, au sens courant du mot, est la faculté d'agir selon les lois de notre personnalité et que ma personnalité désire déplacer une pierre de cinq tonnes qui bouche l'entrée de ma caverne, il est bien certain que ma liberté doit capituler devant la pesanteur. Je suis l'esclave de la pierre.

Il est vrai que, par un singulier artifice de langage, Cabot convient d'appeler esclavage, non point notre dépendance à l'égard des choses, mais le mal qui résulte de toute tentative maladroite pour se soustraire à cette dépendance.

Je veux bien. Mais n'est-ce pas terriblement arbitraire ?

En ce qui concerne les personnes, il considère comme un esclavage tout abandon de notre liberté, même volontaire et consenti *librement*.

Il me semble que la liberté consiste à être libre ou les mots n'ont plus de sens. Si je décide, sans y être en rien contraint, de faire telle chose demain et m'y crois tenu, je ne vois pas en quoi ma liberté est diminuée. Tant que je ne dépends que de moi, je ne suis pas à proprement parler *dépendant*.

Les arguments de Cabot pour étayer sa théorie me paraissent bien fragiles.

* NB : Titre modifié par la transcription.

1° Voit-on, dit-il, les animaux s'engager à quelque chose les uns vis-à-vis des autres ? Possible. Mais les animaux ne coopèrent pas. Quand une pierre trop grosse obstrue leur tanière, ils ne vont pas chercher les voisins. Ils restent dehors. Est-ce une supériorité ?

2° Les engagements *non tenus* sont source de discorde. — Evidemment. Mais les engagements *tenus* ? Si vous n'avez recours à personne pour déplacer la pierre qui vous interdit l'accès de votre abri, vous ne vous disputerez certes avec personne... Mais vaut-il mieux coucher à la belle étoile ? N'y a-t-il pas moyen, dans la plupart des cas, de coopérer et de ne pas se prendre aux cheveux ?

3° Prendre des engagements, ce n'est pas être *libertaire*... Voilà, à mon sens, un argument détestable. Il consiste à rapporter le concept examiné à un module pré-établi de penser, à un mot-repère, à un signe, à un drapeau. J'avoue, au risque de les scandaliser, que je me fiche pas mal d'être renié par les libertaires, parce qu'une idée a mon agrément et n'a pas le leur. Je réclame, pour mon esprit, la liberté de n'être pas libertaire. Si, en me servant de ma faculté d'agir pour en faire l'abandon, j'ai tort, il faut me le prouver, mais il ne suffit pas qu'on m'interdise de m'appeler Robert.

Voilà ce que j'avais à dire. Mais était-il utile que ce fût dit ? Je le crois.

Cabot a parfaitement le droit de penser ce qu'il pense et de l'écrire. Je ne dirai même pas qu'il a tort. Il représente un point de vue extrême de l'individualisme. Il est bon que les esprits aient exploré cette région polaire de nos idées. Mais est-il bon qu'ils y restent ?

J'ai voulu leur rappeler que, dans l'individualisme, il y a aussi des régions équatoriales et tempérées où les hommes ne sont pas nécessairement des loups pour l'homme, des régions où, du moins, un bon sens élémentaire réconcilie les appétits dans l'intérêt satisfait, où les êtres humains *peuvent compter les uns sur les autres*, s'entr'aider et, tout en se disputant peut être un peu, se rendre des services du plus haut prix. Il y a des individualistes à qui des engagements normaux pris envers leurs semblables ne paraissent pas un fardeau si lourd qu'il faille le poser là incontinent.

Je crains que cette façon un peu spéciale de concevoir le *fait liberté*, qui fut celle de Cabot et qui l'est de bien d'autres, ne serve enfin de compte à construire l'IDÉAL LIBERTÉ. Je crains que cette idée ne tende à s'installer hors des esprits, à vivre d'une vie propre et qu'au nom de sa suprématie d'abstrait supérieur, elle n'arrive à obliger les pauvres hommes en chair et en os que nous sommes.

En ce qui me concerne, je me refuse de devenir l'esclave, pour parler comme Cabot, de l'idée de liberté.

Si je scrute un peu ma conscience, qui est, je pense, comme celle de tous les hommes, je m'aperçois vite que je cherche uniquement le bonheur, c'est-à-dire, comme vous l'entendrez, mon bien, mon avantage, ma jouissance maxima.

Or, je n'aime la liberté que parce qu'elle est une condition de ce bien. Cela, je le sens profondément et c'est pourquoi je l'aime si passionnément. Mais je n'oublie pas, *je ne veux pas oublier* qu'elle n'est que le *moyen* de mon bien — qu'elle n'est pas une *fin* en soi.

Quand j'ai à choisir entre mon bien et ce que Cabot appelle liberté je n'hésite pas. Je choisis mon bien et, en ce faisant, il ne me paraît pas que j'aie le moins du monde cessé de posséder ce que, moi, j'appelle liberté.

Marc L. LEFORT

***l'en dehors* N° 21 – Mi-Octobre 1923**

E. Armand – Quelques réflexions sur le Déterminisme et la Liberté*

* * *

Il y a beaux jours que s'est posée la fameuse question : *L'homme est-il libre ?* et si on ne parle plus de prédestination, de libre, de franc ou de serf-arbitre, si les termes de la scholastique moyenâgeuse ont passé de mode, la préoccupation est demeurée la même.

Un est trop enclin d'ailleurs à s'imaginer que les « énigmes de la vie individuelle » — elles m'intéressent davantage que les « énigmes de l'univers » — ont été posées ou découvertes par la science contemporaine avant-hier à la dernière heure, ou hier matin.

Dans la plupart des domaines, les connaissances acquises le plus récemment n'ont fait que déplacer les interrogations.

Déterminé par le dieu inexorable d'un Calvin, ou d'un Jansénius — ou déterminé par les lois irrésistibles de la nature, de la substance, de « ce qui est » en un mot — je me sens toujours prédéterminé. Jouet de la volonté d'une divinité ou esclave des conditions ou du mode d'être cosmique, je ne mon sens pas moins un domestique. Ainsi : milieu, atavisme, organisation vitale me saisiraient, me prédétermineraient à une succession d'actes, dont la responsabilité m'échapperait, dont l'enchaînement constituerait ma vie, — et il me serait aussi impossible de m'y soustraire, qu'il y avait impossibilité, il y a quelques siècles, de se soustraire aux conséquences du péché originel ou du courroux de Jéhovah ? La perspective ne m'en sourit pas davantage.

Le déterminisme fatal est décourageant, émasculant. Si on pouvait clore le débat définitivement en sa faveur, l'effort deviendrait un geste inutile, — une perte de temps.

Le déterminisme absolu sonnerait le glas de la sensibilité, c'est à dire de la manifestation de la conscience de la vie individuelle. La vie individuelle ne se conçoit qu'à la condition que l'être vivant *sente* qu'il vive ; autrement elle n'est qu'un leurre. Qui ne se sent pas vivre, ne vit pas. L'être inéluctablement déterminé dans telle direction perd la sensation de sa vie : c'est un cadavre ambulant.

* Publié dans *l'anarchie* N° 235 du Jeudi 7 Octobre 1909 et suivi d'une correspondance avec Binoﬀ dans *l'anarchie* N°236-237 reproduite ci-après l'article de E. Armand — **NdTr.**]

Mais, tout bien considéré, la question du déterminisme, ou de la liberté est-elle si parfaitement résolue dans un sens unique ? J'écris ici pour ceux qui ne se payent point de mots, et qui n'ignorent pas que dans toutes ses explications hypothétiques des rapports cosmiques ou des définitions des faits de la vie universelle ou locale, l'esprit humain ne dépasse pas la relativité ; toutes ses explications, toutes ses définitions se réfèrent à sa capacité cérébrale. C'est tout. Libre-arbitre, serf-arbitre, déterminisme, indéterminisme, autant d'expressions qui annoncent simplement ce que l'intelligence humaine a trouvé de mieux pour s'expliquer les relations qui existent entre l'unité-individu et la totalité-masse ou environnement. Elles n'ont pas d'autre valeur.

Très probablement, l'homme est à la fois déterminé et indéterminé, — sujet à l'action du milieu et foyer de réaction sur le milieu.

Il est très présumablement déterminé à *l'origine*. J'é mets cette opinion qu'à l'origine, il y a toujours déterminisme brutal, irrésistible. Il n'y a ni « commencement », ni âge d'or, ni jardin d'Eden, ni harmonie préétablie, il y a le déterminisme exubérant des éléments, des énergies indomptés encore et déchaînés. La négation du déterminisme — la liberté est ou une théorie négative, ou une réalisation négative — la négation du déterminisme dis-je est ultérieure. C'est ultérieurement — après réflexion — que l'être humain construit un toit pour s'abriter de la pluie, tisse des vêtements pour se préserver du froid, dessèche les marais pestilentiels pour supprimer les fièvres malignes, corrige la rivière débordante pour écarter l'inondation, invente le paratonnerre pour rendre la foudre inoffensive. La pluie, le froid, la foudre, l'inondation, le marais méphitique, autant de manifestations du déterminisme implacable. Le toit, le vêtement, le paratonnerre, la digue, autant de manifestations de l'énergie négative, de l'indéterminisme.

Nous voyons déjà par là que s'il y a des conditions physiques d'existence individuelle (fonctions nutritives, respiratoires, etc.) auxquelles l'être vivant ne peut échapper sans risquer la désintégration, la mort, il lui est possible aussi de réagir, même dès l'origine, contre les forces qui agissent sur lui du dehors. A mesure que les connaissances augmentent s'accroissent les moyens de résistance et la réaction contre les énergies physiques extérieures. C'est l'histoire de la lutte de l'homme contre ses éléments.

Si on se place ensuite sur un autre plan — intellectuel, moral, sensible — peu importe le vocabulaire employé, on arrive aux mêmes conclusions. Qui affirme ou impose détermine. Qui nie ou résiste fait acte d'indéterminisme. S'il y a une action coercitive déterminant l'intelligence ou la

sensibilité dans telle direction — une poussée qui s'exerce sans trêve du milieu sur l'individu, il y a aussi, en revanche, — peut-être subconsciente ou en puissance chez tous les êtres, évidente mais sujette à éclipses chez un grand nombre, à désirer permanente chez quelques uns, — une « volonté de réaction » qui tend à diminuer, à équilibrer, à annihiler même, si c'était possible, l'influence la pression, l'affirmation du non-moi sur le moi, toutes les formes du déterminisme extérieur.

Je sens agir, bouillonner en moi cette « volonté de réaction », — cette tendance à me dégager du joug de l'environnement et des circonstances, — ce vouloir de me sentir vivre. Qu'on vienne ensuite me parler de l'inutilité de l'effort au nom de connaissances mal digérées, peu me chaut. Chaque fois que mon effort a réussi à me libérer d'une des expressions du déterminisme extérieur, j'en conclus que j'ai fait acte de liberté. Et j'estime, moi qui rêve d'un milieu basé sur l'absence de coaction extérieure, faire un travail utile en cherchant à multiplier le nombre de ceux qui nient consciemment le déterminisme fatal.

E. ARMAND.

***l'anarchie* N° 235 — Jeudi 7 Octobre 1909**

NOTRE CORRESPONDANCE

—

Déterminisme et Liberté

—

LA VOLONTÉ DE VOULOIR

à E. Armand.

Sommes-nous libres de faire ce que nous voulons et surtout de *vouloir* ce que nous voulons ?

C'est tout le problème du déterminisme.

Il est évident que quand nous *voulons* une chose nous la *pouvons* faire pourvu qu'il n'y ait pas d'empêchement physique ou moral à l'accomplissement de l'acte.

Mais nous n'avons en nous aucune des conditions qui produisent la *volonté de faire*.

Actifs quand il s'agit d'exécuter une volition, nous sommes passifs quand il s'agit de la produire. Le mouvement appelé *volontaire* n'est que le résultat de l'engrenage d'images qui forme en nous la volition, quel que soit le mécanisme de formation de la volonté elle-même.

La *volonté de vouloir* semble donc être un malentendu, une illusion de nos sens, tandis que la *volonté de faire* est un fait et que l'action — fait mécanique — est volontaire.

Et alors s'impose une distinction entre les mouvements volontaires et les mouvements involontaires. Un mouvement est involontaire quand il suit immédiatement l'impression extérieure, périphérique, qui le produit. Il est volontaire quand l'impression externe, perçue ou non, produit non pas un *mouvement*, mais une *sensation* réflexe éveillant une série d'images, quand il s'établit dans la conscience une lutte entre ces images dont l'une est ignorée ou incertaine, et qu'en fin de compte, l'une des images devenant prédominante, l'action qui en résulte n'est plus le résultat direct de la sensation primitive, mais bien celui delà sensation subjective supérieure.

Les mouvements *volontaires* sont des *réactions* aussi nécessaires que les réflexes simples. Ceux-ci sont des réactions immédiates, des impressions périphériques directes, ceux-là des réactions immédiates, des sensations centrales indirectes, c'est à dire des images ou idées parmi lesquelles doit nécessairement se trouver celle du mouvement même, car

évidemment, nous ne saurions vouloir exécuter un mouvement qu'il nous serait impossible de nous figurer.

Quand il naît chez l'homme du désir ou de la volonté pour une chose, qu'immédiatement auparavant il ne désirait ni ne voulait, la cause de sa solution n'est pas sa volonté même, mais quelque autre chose qui n'est pas en son pouvoir. La volonté est *nécessairement* causée par d'autres choses qui lui échappent.

Toutes nos actions volontaires ont donc des causes nécessaires et sont par suite elles-mêmes nécessitées. Mais ces causes nécessaires sont aussi suffisantes, c'est à dire qu'elles sont pourvues de tout ce qui est indispensable à la production de l'effet. Car s'il était possible qu'une cause suffisante ne produisit pas l'effet, cela indiquerait qu'il lui manque quelque chose d'indispensable pour cette production et alors elle serait insuffisante. D'où tout ce qui est produit nécessairement.

Par suite la définition habituelle de l'agent libre implique une contradiction, voire même un non sens, car cela revient à dire que la cause peut être suffisante, c'est à dire nécessaire, et que, malgré cela, l'effet peut ne pas avoir lieu.

Dire aussi que la volonté se détermine par elle-même, c'est n'exprimer aucune idée, ou bien c'est dire qu'une détermination — qui est un effet — peut avoir lieu sans cause.

Car si l'on exclut tout ce qui est motif, que peut-il rester pour produire la détermination ? La volonté est donc la conscience du motif déterminant, combinée avec celle de l'image de l'acte ou de la série d'actes, qui doit s'exécuter en raison même de la prédominance du motif déterminant. En d'autres termes, elle est seulement la perception de la tendance à agir ou à ne pas agir de telle ou telle manière, consécutivement à la combinaison particulière à la résultante de toutes les causes qui provoquent l'action.

On doit donc substituer au concept métaphysique de la *liberté*, le concept positif ou réel de l'*individualité*.

BINOFF
***l'anarchie* N° 236 – Jeudi 14 Octobre 1909**

NOTRE CORRESPONDANCE

—

Déterminisme et Liberté

—

LA VOLONTÉ DE VOULOIR

à Binoff.

Je ne répondrai point longuement à Binoff. Il est évident que tout effet sous-entend une cause et il me paraît suffisant de placer à la base de la « volonté de réaction » l'instinct de conservation individuelle sous ses différentes formes. C'est l'affirmation consciente et raisonnée de cet instinct transformé que j'ai dénommée « liberté » — faute d'un meilleur terme et par opposition au « déterminisme » du hors-moi.

Ceci dit, anarchiste avant que d'être scientifique ou moraliste ou réfractaire, etc., j'avoue que la discussion des idées ne m'intéresse ou ne me passionne que relativement au point de vue anarchiste.

Or, selon moi, l'anarchisme se résout à poser le fait individuel en face de tout ce qui tend à le comprimer ou à le détruire, dans quelque domaine que ce soit. — L'œuvre anarchiste actuelle consiste, en rendant l'instinct de conservation individuelle raisonné et réfléchi, à susciter des êtres qui soient assez forts, assez résistants, assez volontaires, assez éclairés, assez bons pour s'opposer à la main mise du milieu sur leurs individualités et pour vivre en camaraderie. — La réaction constante contre le milieu et la réduction, entre camarades, de la souffrance à son strict minimum ne vont pas sans une puissante détermination de soi.... Et c'est cela qui me préoccupe avant toute autre chose.

E. ARMAND

***l'anarchie* N° 237 – Jeudi 21 Octobre 1909**

Octave Guidu – De la liberté

Les vertus se perdent dans
l'intérêt, comme les fleuves se
perdent dans la mer.
LA ROCHEFOUCAULD.

Ce sujet n'est certes pas nouveau ; depuis longtemps déjà, des multitudes de philosophes et de sociologues ont disserté sur lui, comme aussi des multitudes d'esclaves en ont fait leur idéal, leur terre promise ; et malgré les deux mille années qui se sont écoulées depuis que le Christ est venu prêcher l'avènement de la liberté, les esclaves modernes — mes contemporains — désirent et attendent qu'on leur octroie cette liberté aussi ardemment que les serfs d'alors.

Je crois que ce résultat est dû à une mauvaise conception de la liberté, car on fait de celle-ci une entité, un idéal métaphysique, une conception abstraite. Une chose que certains personnages fictifs ou réels détiennent, et dont on demande humblement ou énergiquement une parcelle. Est-ce que par exemple les artistes, littérateurs, poètes ne demandent-ils pas la liberté de la presse, la liberté d'expression dans leurs créations ? Est-ce que les ouvriers et le peuple en général ne font pas de même ?

Etre libre, attendre d'un dieu, d'un roi, d'un suffrage universel, d'un homme, cette chose qui ne peut se donner puisque n'appartenant à personne et appartenant à tous à la fois, n'est-ce pas stupide ?

Etre libre, être quitte (Stirner « L'Unique »), telle est, je crois, la meilleure définition de la liberté, car être libre c'est être libéré de quelque chose.

Je veux être libre d'agir à mon gré, c'est-à-dire que je désire être libéré des choses qui m'en empêchent, des contraintes qui s'y opposent. Les religieux de toutes les sectes désirent être libres de propager leur croyance (être libérés de ceux qui en sont une entrave ; les monarchistes, républicains, socialistes désirent être libérés ; ils veulent tous être libres de propager leur idéal, et s'ils en sont empêchés par leurs adversaires plus puissants, ils appellent cela un attentat à la liberté de penser, mais s'ils étaient à la place de leurs adversaires, ce ne serait plus un attentat à la liberté, mais ce serait la liberté même.

Ils veulent tous être libres, mais ils font de la liberté une liberté en soi, une liberté spirituelle, qui ne s'extériorisant pas ne devient jamais

consciente, réalisable. Parce qu'ils l'attendent de quelqu'un qui ne peut la donner, puisque ne la possédant pas — la liberté ne s'accumule point en dépôts dont on puise à son gré — elle reste une liberté-chimère, une liberté de rêveur.

On peut être libre de bien des choses, mais on ne peut être libre de tout (Stirner). Je puis m'être libéré de l'idée de militarisme, de l'idée de patronat, etc. ; mais qu'est-ce que cela peut me donner de profit si je considère la liberté en tant qu'idéal, si ma liberté ne se matérialise pas ?

Au lieu de lutter pour la liberté en tant qu'idéal, ne serait ce donc pas mieux que d'un peu la matérialiser ? Si je lutte pour la liberté, ce n'est pas parce que je la place en terrain abstrait, mais bien parce que me regardant par le commencement, le milieu, la fin, me regardant comme le centre, je lutte pour me libérer de tout ce avec quoi je ne suis pas quitte, car, que me servirait-il de m'être libéré de l'idée de patrie si je n'ai pas la force de ne pas aller à la caserne et de ne pas tuer ou de ne pas me faire tuer pour des choses qui ne m'intéressent ni moralement ni matériellement ? De l'idée de patronat, si je n'ai pas la force d'en sortir pour vivre plus indépendamment ? Que me servirait-il d'être libéré du préjugé propriété si je n'ai pas la force de faire miennes, de m'approprier les choses dont j'ai besoin ?

Je sais bien qu'il y a le bon et le mauvais usage de la liberté en tant qu'elle s'extériorise du cerveau pour être réalité, mais le bon usage peut se déterminer par une éducation rationnelle et une vie saine ; d'ailleurs cela n'est qu'un à-côté de la question.

*

* *

L'esprit de liberté n'est que le désir d'un organisme sain et fort, c'est son droit ; il n'est que le degré de puissance individuelle. Tous les droits seront ma possession si j'ai la puissance d'agir en vue de les acquérir. Si je suis un individu faible de volonté et d'action, je serai le jouet des événements et des hommes, je subirai l'emprise du milieu et, ballotté par les circonstances, n'ayant aucune force de réagir, je serai utile à l'édification des droits à la liberté des autres, mais inapte à l'édification des miens.

La liberté est une chose que l'on a, non pas seulement parce qu'on la désire fortement, puissamment, mais aussi et surtout par la volonté, par l'action que l'on met pour la posséder, pour la matérialiser.

Il ne faut pas attendre d'un tiers qu'il donne la liberté. Qu'on nous lâche un peu plus les liens qui nous entravent, qu'on agrandissent les fers qui nous enchaînent, qu'on allège le poids du boulet que nous traînons, nous n'en obtiendrons pas par là une plus grande liberté. Nous ne possédons la liberté que si nous avons la force de briser les fers, les liens qui entravent nos pensées et nos actes.

Etre libre, c'est être fort et c'est être quitte ou exempt, c'est développer son individualité normalement, c'est intensifier son moi, c'est être en possession de la force qui s'approprie ce dont elle a besoin et suivant des désirs normaux. Etre libre, c'est être sain de corps et sain d'esprit.

Nous serons d'autant plus libres que nous serons plus forts.

Octave GUIDU
***l'anarchie* N° 432 – Jeudi 24 Juillet 1913**

Neanias – Libre arbitre ou déterminisme ?

Problème qu'agitaient déjà les promeneurs à l'Académie, et que bien d'autres avant eux avaient examiné. Par suite, on a dit que ce problème est vieux comme le monde ; d'autres répondent : il est toujours jeune. Ce qui est vrai c'est qu'il n'est ni spécialement jeune ni spécialement vieux ; il est éternel, donc a toujours été vieux et sera toujours jeune ; il coexiste indissolublement avec l'humanité, étant le « quomodo » de son activité psychologique.

On a dit aussi : « ce problème a été tranché depuis longtemps. » On peut objecter qu'aucun problème n'est tranché de manière définitive, même en mathématique, car ce sont les hommes qui tranchent ; or, les hommes se renouvellent sans cesse, donc, pour les derniers venus, les problèmes se posent autant qu'aux origines du monde. Ce qu'il importe c'est, non plus qu'un problème soit tranché, mais que nous le tranchions pour notre propre compte.

On parle de liberté. Quelle liberté ? Ce mot n'a pas de fixité dans la signification courante de la vie. Sans vouloir établir une division scolastique entre les types de liberté, nous avons distingué « pour notre usage personnel » trois modes principaux de ce concept.

I. Liberté dans le sens le plus concret, le plus précis, le plus étroit, traduisant un simple rapport d'extériorité complet entre une chose et une autre. Ainsi, être libre vis à vis de telle personne, c'est-à-dire n'avoir aucun engagement vis à vis d'elle, en sorte qu'étant étrangère à nos affaires elle ne puisse nous influencer en rien. Il y a extériorité mutuelle entre son activité et la mienne. Simple état de fait qui ne pose nullement le problème psychologique de la liberté. Néanmoins, ce sens précis, concret, est susceptible d'un certain absolu. Exemple : revendiquer le droit de la liberté individuelle. Qu'est-ce à dire ? C'est instaurer dans ma vie l'autonomie complète (et *nomi* (loi) n'est point liberté !) exclure l'ingérence d'autrui, repousser toute suzeraineté, tout protectorat. C'est éviter que la personnalité d'autrui vienne déformer l'harmonie par où notre fatalisme construit notre personnalité et décide de nos actes ; c'est, en un mot, être esclave de ses tendances à soi, de ses désirs, de ses volontés ou de ses passions, au lieu d'être l'esclave du caprice d'autrui qui nous régent. C'est toujours être libre par rapport à quelqu'un, et non pas être libre tout-à-fait, dans l'absolu.

Le problème de la liberté n'est donc pas ici.

II. Liberté dans un sens plus intellectuel, dans le sens affectionné des moralistes : agissons librement, méfions-nous des passions, des tendances réflexes, des réactions physiques et immédiates, (colère, jalousie, désir, tristesse) et agissons librement, c'est-à-dire suivant *les lois* d'une raison sainement développée et longuement consultée. Cette acception est donc encore de pure relativité et n'est par conséquent pas exclusive de déterminisme. Ici, au lieu de parler de liberté par rapport à certaines personnes, on parle de liberté par rapport à certaines choses, certaines tendances ; au lieu d'envisager, comme dans le premier cas, l'extériorité établie entre les fonctions de notre personnalité et certaines forces extrinsèques (nos parents, nos amis, nos voisins, « le monde » en général) on envisage ici l'extériorité établie entre ces mêmes fonctions et des éléments intrinsèques, constitutifs de notre vie (passions, désirs, impulsions). Dans les deux cas, la réalisation parfaite de cette extériorité paraît impossible, mais est un idéal vers lequel il est légitime et profitable de tendre, car cela fait avantageusement évoluer les formes sociales.

III. La vraie liberté au sens philosophique, celle qui constitue un *principe* c'est-à-dire un mode d'interprétation, un monisme psychologique, c'est celle qui affirme l'indépendance entre la force de la volonté et toutes les autres forces réunies : passions, premiers souvenirs, influences ancestrales, etc. Suivant cette théorie, toute décision privée dans notre existence n'est pas la résultante d'un concours de forces dont nos passions, nos idées, etc., sont les composantes, mais est le produit d'une espèce de « Fiat » prononcé souverainement par on ne sait quelle divinité indépendante qui aurait été déposée à cet effet en notre âme et préposée à cette fonction spéciale. Ne peut-on pas répondre à cette théorie, que tout d'abord elle est destructive de notre personnalité, qui est peut-être le seul élément ontologique, le seul principe de certitude que l'on ne puisse ébranler. En attribuant à l'individu le pouvoir incompréhensible de donner le change à tous ses mobiles, on lui donne la faculté d'agir en dehors de sa personnalité, ce que la réalité dément. Nous reconnaissons à tel acte l'affirmation de telle personnalité, comme l'on reconnaît on tel livre, le style et la pensée de tel écrivain. Prins a dit : « Un acte qui serait accompli librement, serait comme suspendu dans le vide. » Mais Prins, à l'instar de Kant, retournant vers la religion dont il dénonce l'irraison, se rapproche ensuite de ce libre-arbitre qu'il vient de condamner ; tels les bœufs que l'on entraîne de force loin de l'incendie de la ferme, retournent quand même vers les étables qu'ils voient embrasées.

Vouloir librement poser un acte qui n'est pas issue de la génération intellectuelle ou passionnelle, c'est poser un commencement absolu : c'est créer. Créer n'est pas du vocabulaire humain ; le commencement absolu n'a pas sa place dans aucune des catégories de notre esprit. Aussi apparaît-il permis de déclarer que le libre arbitre est, sinon impossible dans une idéalité objective, du moins inconcevable pour notre esprit. (Inconcevable : nous entendons par là notre impuissance à pénétrer, notre impossibilité de prendre conscience, qui est la seule impossibilité que nous osions affirmer.) Le libre arbitre est une cause première, et la cause première est la négation du principe même de causalité.

Or, c'est par ce principe même que subsista notre conscience, accumulation de perceptions sériée, suivant les enchaînements de causalités. Dans un monde où le principe de causalité ne régnerait pas, la conscience ne pourrait arriver à reconstituer : l'esprit ne pouvant retenir aucun ordre dans la succession des phénomènes, n'en pourrait tirer aucune synthèse de caractère général ; donc plus de pensée, plus de conscience. Un monde sans causalité est inconcevable, car là toutes nos notions instructives ou analysées s'obscurcissent immédiatement. En dehors du monde avec causalité et d'un monde sans causalité, toute autre alternative est impossible : le monde d'une causalité pour partie est aussi inconcevable que le précédent : la causalité est toute entière ou n'est point, et c'est pour cela qu'il n'est pas de cause première ; c'est le fait de tout principe réel, c'est de poser intégralement et jamais de façon finie ni transfinie.

Le libre arbitre exclut donc et la personnalité et la causalité ; qui va l'emporter : ou du libre arbitre ou de ses deux adversaires réunis ? Pour nous, cela ne fait même pas question ; les deux derniers concepts étant l'objet d'une perception immédiate pour notre conscience, dont la personnalité est l'affirmation, et la causalité la *sine qua non*. Quand on nous parle de libre arbitre, c'est comme si nous entendions dire à l'infini conscient : nous ne dirons pas « Non, » mais bien : « Je ne comprends pas ».

Nous n'empêchons certes pas le libre arbitre de régner dans un monde autre que le nôtre, mais dans le nôtre nous ne voyons aucune place à lui accorder. Et remarquons pour terminer que notre vie coutumière est un déni de libre-arbitre : à tout bout de champ nous interprétons les actes posés, et d'après le caractère d'aujourd'hui, nous préjugeons les actes de demain. Conclusions : nous réalisons un fatalisme conscient. Enrichir le mobile et multiplier l'action d'un fatalisme c'est la vie. L'harmonie entre mon fatalisme, et le tien, c'est la morale. Qu'on ne dise pas : si le fatalisme est,

croisons-nous les bras. Le fatalisme c'est la rigueur des lois. Les lois sont là où il y a activité. Donc le fatalisme psychologique, c'est nous-mêmes. En nous croisant les bras, au lieu de donner le champ libre au fatalisme, nous le tuons. Avisons nos fatalismes, précipitons-les, accumulons-les, et nous vivrons. Et quel est le meilleur fatalisme ? Dwelshauvers répond : « Agir suivant la détermination intellectuelle la plus stricte ».

NEANIAS

***l'anarchie* N° 375 – Jeudi 20 Juin 1912**

John Henry Mackay – Liberté

Ne dites point que nous sommes libres ! Le mot lui-même qui, — tel un souffle purifiant, — pénétré dans les lieux empuantis où, eux, ils se réfugiaient encore et toujours, le mot lui-même est comprimé. Et de quelle manière battus en brèche,

Sont aussi nos sentiments et notre pensée ! L'âme inquiète doit taire jusqu'au moindre de ses soupirs et n'ose clamer haut et fort ce qui l'opresse. Ainsi, comme devant la neige, la froide neige,

Frémit le printemps, elle cèle son désir et anxieusement, craintivement, cherche à le cacher. Cela n'est pas la liberté ! Ne vous y trompez point. Jamais, de la chaîne de la servitude nous ne nous sommes vus délivrés.

* * *

Ne dites pas que nous sommes libres ! Aux foules lâches et aveugles apparaît encore comme un attentat, tout mot qui tente hardiment de briser le joug de fer sur nos épaules pesant depuis tant de tristes ans.

Sur nous, ils font rejaillir leur ignominie, afin de pouvoir, d'un doigt effronté, nous désigner. « Voyez-vous, la souillure qui tache cet homme là-bas, il sort des rangs sanglants des reprouvés. »

Ce qui est uniquement amour, vous le nommez haine ! Ce qui n'est qu'indignation, vous le qualifiez désordre. Et répandez avec artifice, comme toujours, dans les cerveaux des humains les mots vides de la duperie.

* * *

Vous nous craignez cependant. A de toujours plus folles extravagances, l'épouvante vous pousse. L'homme libre, vous ne pouvez le regarder en face. Aussi le jetez vous dans l'humide cachot.

Ne vous imaginez pas, pourtant, figer la liberté. Apprenez misérables insensés que la malédiction des opprimés, malgré vous, accomplit son œuvre... Dans le livre sanglant de l'histoire, apprenez-le !

Apprenez-le et tremblez !

John Henry Mackay

(Traduction de Hella Alzir.)

***l'anarchie* N° 362 – Jeudi 14 Mars 1912**

Il est courant que, par rapport aux autres écoles anarchistes, les individualistes sont des égoïstes. D'un égoïsme hautain et logique, il est vrai, mais toujours inspiré par un froid dédain à l'égard de la foule, — toujours prêt à répugner à ses élans impulsifs et généreux, sévère pour ses erreurs et fermé à ses enthousiasmes. Et c'est là la moins antipathique des définitions que le plus grand nombre donne de notre individualisme, mais comme cette interprétation ne correspond pas à la vérité — car ce genre d'égoïsme n'existe pas en nous, — il vaut la peine d'expliquer pourquoi.

Anarchistes individualistes, nous, et nous seuls, pratiquons un ALTRUISME élevé, humain, désintéressé, qu'aucun autre être humain, appartenant à une école ou militant dans un parti, ne pourra jamais éprouver, entendre ou pratiquer. Nous donnons tout pour rien — et nous ne demandons rien en échange de nos idées. Nous jetons en effet nos idées dans la foule, presque certains qu'elles s'en iront dispersées, disparues et nous ne nous en plaignons pas. Nous ressentons même une sorte de volupté à accomplir cet effort inutile : l'effort de donner à qui refuse parce qu'il ne comprend pas la valeur du don.

Nous n'aurons jamais besoin de la foule parce que notre but n'est pas accessible à des forces extérieures à nous-mêmes. Il ne nous importe pas d'être suivis. Une fois en possession de nos idées, nous avons atteint notre but — un but que nous n'avions pas contemplé dès l'abord. Et voici la démonstration de notre désintéressement : tous les autres, pour proclamer le bien fondé de leurs idées, ont besoin de les expérimenter et la masse accourt pour participer à cette expérience. En nous, au contraire, — en nous, anarchistes PARVENUS à l'individualisme, — n'existe pas le désir de démontrer la vérité de ce qui est. Et, tandis que nous exposons de nos idées le peu qu'il est possible d'exposer pour fortifier les isolés, nous nous apercevons sans envie que le profit immédiat va à d'autres écoles ou partis subversifs, contre lesquels nous ne luttons pas, parce qu'à leur tour, ils s'agitent sans le savoir et sans le vouloir à notre avantage.

Voici comment : nous œuvrons en vue de saturer la masse d'individualités fortes et libres, lesquelles — davantage par l'exemple que par la propagande — pourront élever, vers des conceptions plus pures, d'autres minorités. Pendant ce temps, les autres partis subversifs (car, qu'on le veuille ou non, l'anarchisme est un *parti*, alors qu'il n'est pas individualiste) rendent le milieu meilleur pour nous et nos amis, alors que la foule, lente-

ment, tenacement, continûment, par la réforme ou la violence, conquiert son droit à la vie. Enfin, ignorant l'antagonisme des partis, seuls et libres, nous ne nous sentons ni envieux des succès des autres, ni tentés de prouver notre supériorité.

Convaincus que le plus grand ennemi de l'homme gît en l'homme même et se manifeste en sa vieille âme habituée à la tradition, asservie à l'hypocrisie de la vie en commun, fermée absolument à ce que nous voulons et à ce que nous aimons, — nous avons commencé par nous libérer nous-mêmes : libérés, nous avons pu nous renfermer en notre égoïsme et notre être individuellement heureux.

Mais notre individualisme est anarchiste, — vibrant donc de toutes les contradictions, — composé de l'ensemble des sublinités des idées les plus diverses et, en même temps, libéré de chacune. En nous la révolte païenne contre la souffrance et la pitié chrétienne pour les faibles et les vaincus. Nous aimons la paix des campagnes fécondes, mais la flamme des incendies ne nous déplaît pas pourvu que de la conflagration s'échappe une lueur de [*caractères illisibles*] l'homme. A cet homme-là nous ne demandons ni reconnaissance ni sympathie ; sa liberté et sa félicité serviront inconsciemment à embellir notre vie.

La conception, la vision de la vie que ressentent et défendent les anarchistes diffèrent totalement des autres. Et c'est de cette conception différente de la vie que découle notre raison d'être et notre indifférence pour le prosélytisme. Suivis ou non, compris ou non, nous demeurons ce que nous sommes et notre idée n'en sera ni amoindrie ni dépréciée, — elle subsiste intacte, elle vit en nous. Nombreux ou une poignée, — nous sommes certains d'être toujours le petit nombre, la pensée ne nous viendra jamais de partir pour aucune croisade, pas plus que de nous trop agiter pour défendre notre point de vue. ET CECI PARCE QUE NOUS SOMMES CERTAINS QUE NOS IDÉES N'ONT PAS D'ENNEMIS DIGNES D'ELLES.

Ceux-là ont la velléité de se croire nos ennemis, qui ne savent rien de nous, qui ne nous comprennent pas, qui ne nous connaissent pas — et nous ne pouvons en tenir compte. Si c'est après qu'elle a été défigurée ou méinterprétée que notre idée est combattue, elle n'est plus nôtre — et nous ne saurions défendre les idées qui ne sont pas nôtres. Nous suivons notre chemin.

Ainsi, bien que luttant, bien que subissant l'inconvénient des innombrables coercitions sociales, nous, individualités nous nous sentons libres. Je jouis d'une complète liberté et cette liberté me vient de l'indifférence

profonde que j'éprouve pour la pensée et l'action des autres, — ces fameux *autres* qui empoisonnent toujours la vie de l'être qui ne sait pas se libérer de leur existence inexistante. Car en fait *les autres* n'existent pas, les autres existent seulement pour celui qui craint leur opinion, leur jugement, leur médisance, leur calomnie — ou pour celui qui recherche leur louange, leur sympathie ou même simplement leur conversation. Mais, pour l'individualiste, *les autres* n'existent pas, parce que c'est uniquement à soi qu'il rend des comptes. La majorité des hommes, par contre, agit, jouit, souffre, rit, pleure, vit pour les autres ; comme de la paille hachée, l'homme éparpille avec complaisance aux regards du public la vulgarité de son âme, la frivolité de ses amours, la mesquinerie de ses haines et ses maux, — et il ne se [sent] pas exister si ses petites affaires ne constituent pas des sujets de discussion, de louange, de blâme, de compassion, d'envie, de la part des autres. Si les faits divers des journaux n'existaient pas, combien demeureraient tranquilles, combien ne s'afficheraient pas en public, combien d'amoureux de moins se suicideraient ! Car il est des gens qui vont même jusqu'à s'ôter la vie pour intéresser autrui !

Certains "camarades" nous ont prié de définir *plus clairement* notre individualisme. Ils ne comprennent pas très bien *ce que nous voulons*, paraît-il, *et ils croient nécessaire de le savoir, afin de pouvoir "penser de même" ou rejeter les théories que nous exposons.*

Expliquer à ces "camarades" ce qu'est notre individualisme est chose que je ne crois ni utile ni facile. Ce n'est pas en effet l'énonciation d'une théorie qu'il me faudrait faire pour exposer à ma façon mon individualisme, mais bien de parler d'état d'âme, de sensations vastes, obscures, contradictoires même, que je ne limite ne circonscris, ne dirige ni ne subis : de quelque chose qui « existe », simplement.

Point d'explications donc. En nous-mêmes, nous avons pleine conscience de ce que nous voulons et de ce que nous sentons et cela nous suffit. Car cela suffit à nous conquérir la liberté. Une fois libres, nous pourrions nous situer dans la vie et dans les luttes sociales plus forts et plus conscients — et faire bande à part. Or, c'est là notre unique prétention.

Leda RAFANELLI
pendant la mêlée N° 1 – 1re Série – 15 Novembre 1915

Closius – Liberté et Individualité

Quand on parle de déterminisme il arrive à beaucoup de gens déconsidérer l'individu, et l'individu *seul*.

Partant de cette conception de l'individualité, ils se demandent très souvent si l'individu est libre. Ils se considèrent, ils s'observent et sentent en eux, disent-ils comme conclusion, la liberté, la volonté libre d'agir.

Cela est presque fatal, étant donnés les raisonnements et les volitions qui se produisent en leur cerveau, ils s'imaginent et croient qu'ils sont véritablement les créateurs de leurs pensées, de leurs mouvements, de leurs actions.

Cependant, il est aisé de constater que cela constitue une grosse erreur.

Constamment, nous nous trouvons dans un milieu qui agit sur nous selon notre confirmation anatomique, sensorielle, psychologique, en un mot selon notre sensibilité qui est le résultat de toutes les influences qu'ont subies nos ancêtres, depuis la première cellule vivante jusqu'aux animaux supérieurs en payant par tous les échelons de l'échelle des êtres organisés.

Ces influences fixent des caractères qui nous sont ensuite transmis héréditairement et qu'à notre tour nous transmettrons à nos enfants, — si toutefois nous en avons plus tard — accompagnés des nouveaux caractères acquis au cours de notre existence.

Le milieu agit donc sur nous, climat, pression atmosphérique, température, nourriture, etc. ; en plus les individus et les objets qui nous entourent nous obligent à agir plutôt d'une manière que d'une autre.

Ainsi, nous nous trouvons en présence d'un individu qui parle, si ce qu'il dit nous intéresse, nous serons déterminés à lui causer, à converser avec lui ; encore faut-il considérer notre état mental du moment ; si au contraire ce qu'il dit ne nous intéresse pas, nous nous en éloignerons si, toutefois, nous n'en sommes pas empêchés par certaines circonstances que, souvent, nous ne pouvons pas prévoir.

En présence d'objets c'est la même chose ; si nous avons besoin de nous déplacer d'un point à un autre et qu'entre ces deux points il existe des obstacles, un poteau télégraphique par exemple, nous contournerons celui-ci afin de ne pas nous faire mal.

Et là encore nous nous apercevons que c'est la somme d'acquis que nous possédons qui nous fait penser : 1° que le poteau est un obstacle à notre marche en ligne droite ; 2° que notre collision provoquera chez nous de la douleur.

Donc, partout où nous regardons nous constatons qu'il y a déterminisme.

Déterminisme, puisque l'action précède et cause la réaction, quand, à une action du milieu sur l'individu, celui-ci répond par une réaction.

Si les anarchistes réagissent contre le milieu et les individus qui les environnent, c'est parce que l'action de ce milieu, de ces individus est contraire à leur sensibilité, phénomène qui se traduit par une réaction.

Si, au point de vue scientifique, c'est-à-dire de ce qui est, on ne constate pas la liberté, à ce même point de vue, l'individualité en soi n'existe pas plus.

Retirez le milieu — ce qui est impossible d'ailleurs — l'individu disparaîtra, cela est évident par soi-même puisque si l'air seulement venait à lui manquer, il ne pourrait nullement continuer à vivre.

En somme, ce que nous avons l'habitude de considérer comme *un individu* est l'ensemble des actions et des réactions qu'exercent réciproquement l'un sur l'autre le milieu extérieur et le milieu intérieur.

CLOSIUS

***l'anarchie* N° 237 – Jeudi 21 Octobre 1909**

Fernand Paul – La liberté

La liberté est le droit de faire tout ce qu'on veut, sauf de nuire à autrui.

La liberté est basée sur cette conviction que si les individus sont laissés libres, ils s'améliorent : l'expérience en montre le bien fondé. Un peuple servile ne fait aucun progrès ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre intellectuel. L'augmentation de la liberté populaire a toujours été suivie d'un développement proportionné d'intelligence et de prospérité matérielle. C'est la règle de l'histoire : elle ne présente aucune exception.

Un individu est libre quand il peut se développer pleinement en tous sens : toute liberté engendre celle d'un développement ; sans liberté, aucun développement ne saurait exister ; avec la liberté le développement s'effectue. Telle est la loi du progrès humain : avec la liberté les individus deviennent meilleurs, plus raisonnables, plus actifs. Ordre, coopération, industrie, production, sociabilité, solidarité — toutes choses qui ne peuvent que rendre l'individu utile et bon et une communauté grande et libre — sont des qualités inhérentes à la nature humaine : sans obstacles, elles se développent au profit de tous et de chacun. L'histoire de la civilisation le démontre et si cela n'avait pas été vrai, jamais aucun progrès de la barbarie vers la civilisation ne se serait accompli.

Si l'humanité n'a pas progressé davantage, la faute en est au pouvoir qui l'a opprimée en vertu de ce préjugé — encore très répandu et vivace — que la nature a fait « l'homme mauvais et vicieux, que lui permettre de se développer d'après les lois de la nature serait assurer le développement d'un maximum de méchanceté et de vice ». Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ce faux principe a fait du pouvoir une véritable plaie en causant l'oppression du peuple ; il ne saurait être admis plus longtemps : nous devons le combattre dans la société, dans la famille, partout où il se manifeste, en apprenant aux individus de tout âge et de toute condition politique ou sociale que « *l'homme naît naturellement sociable* », et que s'il devient vicieux et méchant, la cause en est à la mauvaise organisation de la société dans laquelle aucune liberté n'existe.

Nous en donnons les preuves.

Dès le ventre de sa mère, la liberté de l'individu est aliénée. En naissant, ou lui impose un nom qui peut être une tare, un sujet de moquerie ou de haine. Selon que ceux qui l'ont procréé ont passé ou non par certaines cérémonies avant de s'aimer et de s'unir, l'enfant supporte une déchéance morale et des incapacités civiles que ne connaissent pas d'autres nouveaux-

nés : les favorisés de la fortune et du protectionnisme politique. Il est immatriculé dans la société qui, de ce fait, lui impose des charges, lesquelles resteront pour les enfants pauvres, sans contre-partie.

Le lotissement de la terre, qui est le contraire de la loi naturelle, contraint le nouveau venu dans le monde, a un travail qui est la négation absolue de sa liberté. En échange de son travail, l'esclave a un abri et la nourriture assurés ; l'homme « libre » n'est pas sûr de les posséder.

Libre ?... Quelle ironie ! Il faut payer l'air qu'on respire, l'eau des sources, le fruit qui pousse aux arbres, le gibier, l'animal que l'on saisit pour en faire sa proie, l'amour que l'instinct vous impose comme un besoin, le vêtement que la loi vous force à porter, il faut payer enfin tout ce qui vous est indispensable.

Il n'y a de gratis, dans notre société, que la prison où l'on vous prive de lumière, les douze balles qu'on vous envoie dans la peau, ou le couteau de la guillotine qui vous partage en deux.

Et le travail qu'on exige en échange des choses de première nécessité, la société ne l'assure pas ; elle fait plus : elle en rend l'accomplissement difficile à la bonne volonté des individus. Nous voudrions bien savoir s'ils se sentent libres ceux qui rôdent autour des « bureaux de bienfaisance », de l'« Assistance par le travail », des « Cuillerées de soupe et de lait », des « asiles de nuit et de jour », des églises, des hôpitaux, et ceux qui se suicident après avoir essayé vainement de gagner leur vie comme ouvriers professionnels, commissionnaires, porte-faix, ouvriers de portières, casseurs de pierres, etc. ?...

Le nombre des vaincus de la vie est immense. Pour un qui a le courage d'attaquer violemment la société afin d'en extirper un ou plusieurs membres ou pour en ébranler les bases, au risque d'y perdre lui-même la vie, combien qui agonisent : ceux que l'on sait et ceux que l'on ne sait pas ! ... Car, si les miséreux à qui manque le morceau de pain pour le repas du jour soutirent des douleurs physiques, combien plus dramatique, peut-être, sont les misères des individus forts et vaillants qui sentent se perdre, dans les liens dont la société les enserme, les énergies de leur intelligence !...

Autant la liberté est belle, autant doit être grande et juste la révolte ! Pas un individu ne peut posséder celle-là, sans que celle-ci se soit emparée de lui-même. Que les hommes le comprennent bien : quand ils s'éduqueront, quand ils comprendront, quand ils connaîtront la marche du mécanisme de la société actuelle, ils pourront être libres, s'ils le veulent, en détruisant les sources qui alimentent le pouvoir, le mensonge, l'hypocrisie,

la méchanceté et tous les vices imputables à la mauvaise volonté des uns et à l'inertie du plus grand nombre.

Fernand PAUL
***l'anarchie* N° 176 – Jeudi 21 Août 1908**

La Cravache – Sur la Liberté

La *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* nous dit que la Liberté consiste à faire ce que l'on veut sans toutefois nuire à autrui, c'est-à-dire que ma Liberté finit là où celle d'un autre commence. Beaucoup de compains se rallient à cette conception bourgeoise de la Liberté.

Si nous allons au fond des choses, nous remarquons dans cette conception, une stricte limite de la Liberté ; or, n'est pas entièrement libre ce qui est limité. Pour qu'il y ait Liberté, il faut qu'il y ait réaction contre un obstacle qui vous empêche de suivre le cours de votre volonté. Par exemple, le touriste qui se trouve au milieu d'une vaste campagne peut y circuler à son gré ; dans ce cas, il agit suivant son inspiration. Mais s'il rencontre un propriétaire quelconque qui vient lui dire : je vous défends de traverser cette plaine, il fait acte de Liberté en la traversant malgré la défense formelle qui vient de lui être faite. Il en est de même pour le militaire à qui le règlement ordonne de rentrer à neuf heures au quartier ; s'il veut forcer la consigne et rentrer à minuit, il fait acte d'homme voulant être libre, tandis que le civil qui peut rentrer chez lui à toute heure ne suit que l'impulsion de son tempérament.

Si c'est être libre que de pouvoir faire ce que l'on veut, nous ne saurions l'être ; car voudrait-on grandir et acquérir une force ou des qualités physiques que nous ne possédons pas, les lois de notre nature pourraient nous en empêcher ; de même que ce touriste qui voudrait admirer de plus près un site épatant de splendeur, serait contraint d'abandonner son projet, si une cascade ou un précipice s'opposaient à sa volonté.

Donc, nous ne pourrions être libre en faisant ce que bon nous semble. De plus, vouloir limiter sa liberté où celle d'un autre commence me paraît impossible, car qui donc pourrait déterminer où commence et finit la Liberté ? Celle-ci serait disputée par deux individus et il y aurait contrainte de la part de celui qui triompherait, sur l'autre. Par exemple, ces deux individus aiment une femme, lequel des deux pourra supplanter l'autre ? Si la femme accorde ses faveurs à l'un deux, l'autre pourra dire : « Ah ! mais non, j'ai autant de droit que toi aux caresses de cette femme, je suis *libre* d'en jouir autant que toi ». Alors, sera-ce le plus libre qui l'emportera ? Il me semble que ce sera celui qui aura réussi à convaincre la femme et à s'attirer ses bonnes grâces, l'autre pourra croire qu'il a été lésé dans son droit à l'amour et qu'il est contraint de se soumettre à la supériorité morale, physique ou de discussion de son rival, il n'en devra pas moins accepter la situation.

Ma conception de la Liberté est tout autre. Pour moi, la Liberté consiste à ne pas faire ce que je ne veux pas, sans conditions d'aucune sorte. La loi m'impose une foule de règlements que ma Raison repousse avec logique ; or la volonté étant déterminée par la Raison, je m'opposerai formellement à obéir aux termes de ces règlements qui me sont imposés par la Force. Je m'y soustrairai par la ruse ou la violence et c'est seulement là qu'il y aura lieu d'invoquer l'esprit de la Liberté. Je dirai : « Vous voulez me contraindre par la Force à faire une chose que je réprouve parce que mon bon sens la trouve illogique, je veux être libre d'agir : ne voulant pas me courber sous votre joug arbitraire, je passe outre et j'écrase ceux qui veulent entraver mes désirs. Et réciproquement pour ce que je jugerais bon de faire, malgré vos interdictions. »

Je fais donc une réaction sur la Force et puisque je m'oppose à la contrainte, je fais l'acte d'un homme voulant être libre.

L'anarchisme étant la conception morale qui s'oppose à l'autorité, à la contrainte, les anarchistes ne peuvent admettre la Liberté que si celle-ci est entière. Pour cela, ils doivent réagir contre tout ce qui entrave le libre développement de leur individu et se refuser à accomplir des actes imposés par la Force brutale ; ils ne seront vraiment libres que lorsqu'ils auront la faculté complète d'agir ou de ne pas agir, selon les circonstances, c'est-à-dire lorsqu'ils n'obéiront plus au prestige funeste des lois.

Et alors, il ne sera plus question d'invoquer l'esprit de Liberté, car tout ce qu'ils feront sera l'impulsion de leur volonté, de leur bon sens, la nécessité de la réaction étant devenue inutile, tout obstacle ayant disparu.

LA CRAVACHE

***l'anarchie* N° 248, Jeudi 6 Janvier 1910**

Henri Japonet – La Morale et la Liberté

Ce qui causa l'échec de tant d'entreprises et qui amènera la faillite de toutes celles que l'avenir verra se former, c'est le manque de liberté des membres qui les composaient.

C'est une règle absolue. Comment pourrait-on échouer dans un projet si on avait la liberté de le réaliser ?

Ainsi raisonne-t-on, sans chercher davantage en quoi consista l'entrave à la liberté de tous ces pauvres vaincus, de tous ces impuissants qui jamais ne purent « faire honneur à leurs affaires », mais au contraire ruinèrent toute la confiance qu'ils avaient pu éveiller dans l'esprit des camarades toujours et du public quelquefois.

Il s'agirait d'abord de dire franchement quelle liberté leur manqua.

Est-ce celle que réclament l'ivrogne, la suffragette, les ouvriers en mal de repos hebdomadaire... ? Est-ce la « liberté » de faire des actes sous la domination d'une passion ou sous l'autorité d'une loi, sous le couvert d'une garantie patronale...

Ou bien est-ce la détermination consciente d'un individu qui déclare : « Je réaliserai cette transformation au sein du milieu ou je vis » et qui par sa marche en avant, vers le but qui le tente, prouve qu'il est *libre* de se diriger ?

Si un article comme celui qui parut dans *l'anarchie*, sur *La Liberté* (n° 142) tombait sous les yeux de ceux qui sèment comme à plaisir la confusion, ne pourraient-ils conclure dans quel sens la liberté manqua aux entrepreneurs de milieux libres, de travaux anarchistes, de propagande, d'organisations plus ou moins révolutionnaires, de tant de canards, d'associations, de groupes...

Au fond, jamais on ne voulut le savoir, parce que toujours les individus évitant de dire qu'ils ont tort, refusent de reconnaître leur erreur, parce que leur personne s'est trop grandie dans le « propagandisme » et que déchoir serait trop pénible, trop « préjudiciable à la Cause », qu'ils ont incarnée.

La vie actuelle comporte trop d'artificiel, de chique, il faut savoir en faire même pour donner confiance aux amis, la mentalité des camarades en exige souvent une forte dose aussi, il est bien dur de se débarrasser du poison. Et le chiendent que j'ai pris pour frotter le vernis fragile de nos adversaires ne manque pas de m'écorcher un peu l'épiderme.

C'est exagéré de dire, même après cette digression brutale, que l'insuccès des camarades fut causé par la mauvaise foi. En théorie on pourrait le

dire, mais en fait, il faut souvent reconnaître qu'il y eut des luttes douloureuses et que la vie des « pionniers » fut souvent lamentable. Cela tient à ce que la règle de conduite, le point initial, *la morale* (?) furent défectueux, ou bien qu'ils furent délaissés dans la suite comme trop encombrants.

Si leur morale fut mauvaise, c'est à nous qui voulons les suivre, les dépasser, plutôt d'en édifier une, par nos discussions et nos expériences, qui n'ait pas les mêmes inconvénients.

Si au contraire ils furent au dessous de leur tâche, il faut l'indiquer et montrer sur quels points ils succombèrent, afin d'éclairer notre route et de marquer les jalons pour notre propre usage.

Cela même, qui paraît pour certains un « purisme » bien mesquin et pour d'autres, une codification dangereuse, ce travail est le but que s'est proposé *l'anarchie*. Certainement elle doit le réaliser puisque même une personne autorisée du monde révolutionnaire, — je veux dire qui a assez de chic, assez de creux pour représenter l'opinion générale disait : « *L'anarchie*, c'est un journal de perfectionnement moral. » Peuh ! Un « matérialiste » l'aurait dit du même ton en parlant d'une gazette évangélique.

Je l'avais oublié, mais la peur renouvelée par quelques camarades d'avoir une « morale » me fit comprendre pourquoi ils pensaient ainsi.

Nous préférons dire, tant notre philosophie détone avec les « morales » courantes que nous sommes amoralistes, mais il n'en reste pas moins une règle de conduite qui ne nous effraie point et que cet article voudrait mieux établir encore. Que peut bien perdre notre liberté en choisissant une voie que nous suivrons ? On ne fait jamais rien de bon, sans la connaissance préalable de ses forces et celle des obstacles à franchir.

Ch. Wagner qui a la manie de replâtrer les préjugés religieux avec une morale vigoureuse, dit dans un de ses bons moments :

Aucun changement, aucun progrès ne peut dispenser l'homme de se conformer aux lois essentielles qui commandent la vie. Ou ne saurait ni lever le doigt, ni accomplir un acte quelconque sans rencontrer la loi d'équilibre, avec laquelle, dans sa marche, comme dans sa tenue morale, un homme est tenu de compter. S'il méconnaît sa nature physique, elle se venge. S'il viole sa nature morale, il tombe dans le désordre et l'esclavage. En respectant les lois régissant ces deux domaines, et en s'y conformant, l'homme s'en fait des alliés qui augmentent sa puissance et l'affranchissent. La liberté se conquiert par l'obéissance à ces lois.

Il s'agit donc de reconnaître qu'une direction générale de notre activité est favorable entre toutes pour augmenter notre bonheur et pour faire fructifier nos entreprises. Il faut ensuite se déterminer à la suivre, il faut « obéir ». Qui donc peut s'avouer libre de faire cela ? Parmi nous combien peu ont sû pratiquer cette morale, et pour combien de temps ? Comptez les œuvres qui vivent sincèrement avec cette méthode.

C'est qu'aussi, nous ne connaissons qu'en chansons la vie belle et féconde, l'activité de chaque instant qui amplifie l'individu, la lutte qui l'affirme, l'effort qui toujours élève vers plus de liberté. Chacun se tait, chacun s'arrête et se repose sur son voisin. La vie du groupe repose sur les épaules d'un seul par suite de la faiblesse de tous, la direction du journal sombre à tous les pas parce qu'un se rejette la tâche des uns aux autres, l'élan magnifique des premiers jours s'arrête par suite de l'indifférence, et c'est à celui qui, le mieux se dérobe aux responsabilités et s'efface dans l'anonymat de la foule.

Le public de dilettantis, à défaut de travail profond réclame déjà du bluff et ne voulant pas de direction dans sa marche s'imposera des directeurs et des bergers. Les inaptes découragent les capables quand ils ne les corrompent pas. Et à part un « oubli » qui ne lui est pas particulier, Flax finit par avoir raison dans son scepticisme.

Pas de vie, pas de morale, pas d'effort, pas de sincérité : il n'y a pas d'individus sérieux à la recherche de la meilleure méthode, la méthode qui donne plus de puissance parce que plus de liberté.

Et cependant, tout est là. Si nous voulons reconnaître ce principe si nous *pouvons* en faire notre guide, nous réaliserons tout de suite les travaux devant lesquels tant de camarades échouèrent. « Le gouvernement de soi-même » est la seule, garantie de cette liberté nécessaire à la marche en avant.

Nous sommes des milliers qui pourrions nous entendre par groupes aussi restreints que possible, qui pourrions, suivant nos affinités, organiser le communisme anarchiste, pratiquer l'entraide, cesser de produire pour des exploiters, vivre largement d'un travail utile et faire au milieu de la société, une large trouée que nul ne pourrait endiguer.

Il serait d'un intérêt tout puissant pour chacun, de nous entendre pour *prendre notre place* dans la vie par le concours réciproque de nos bras et de nos cerveaux.... mais nous avons beau nous en défendre, lorsque le poison de l'exploitation et de la paresse ne nous arrête pas, c'est encore, par l'ab-

sence de cette morale, par ce manque de liberté que nous retombons dans le chaos ordurier où se languissent les débris de la race humaine.

Henri JAPONET.
***l'anarchie* N° 165 – Jeudi 4 juin 1908**

Fleur de Gale – La liberté de la rue

Il y a des gens qui sont désolés. Ce cochon de Briand leur a fait manquer le premier Mai. On n'a pas idée d'un ancien anarchiste qui se permet de vous empêcher de défiler dans les rues en chantant derrière des bannières. Non mais alors qu'est ce qu'il a de démocrate ce coco là ? Sûrement que c'est un « renégat socialisse » !

Aussi il est question de se révolter et de descendre dans la rue de force, pour conquérir ce droit primordial, cette liberté essentielle qui s'appelle le droit de manifester.

Ce n'est pas comme on pourrait le croire, les marchands de vin qui sont les promoteurs de ce mouvement. Il est bien certain que le Premier Mai est un chic jour, comme le Quatorze Juillet et le Jour de l'An. Quand les manifestants ont bien hurlé : « La Calotte hou ! hou ! » et rabâché pendant cinq ou six heures le chant de Pottier, ils éprouvent le besoin d'aller en boire une, en attendant la Sociale. Et l'on trinque... à la venue des Temps Nouveaux. Après quelques tournées on commence à s'apercevoir qu'on est tous des frères et la meilleure preuve c'est que nos manifestants ont besoin de pratiquer une entraide et un appui sérieux pour regagner leur domicile.

Voilà une liberté que je n'apprécie guère. Je ne vois pas trop bien en quoi le fait d'aller tel jour, à telle heure, à tel endroit convenu à l'avance, recevoir un certain nombre de coups de pied dans le cul par les agents qui m'y attendent, je ne vois pas en quoi ce sacrifice peut faciliter le bonheur de l'humanité...

Et quand à la liberté de pouvoir chanter, brailler danser, siffler, conspuer, gueuler et dégueuler sur la place publique, elle ne correspond guère à mes aspirations...

Il y a bien d'autres libertés que je voudrais goûter. Par exemple celle de pouvoir faire l'amour avec une gentille fille derrière quelque fourré, sans être dérangé par une délégation de terrassiers groupés derrière leur drapeau rouge...

Et puis manger ce qui me plaît, à ma guise, boire à ma soif, aimer celle qui me convient, turbiner quand j'en ai envie. Voilà des réalisations qui m'intéressent.

Tandis que crier en tas, hurler en troupeau, me réjouir et manifester en cortège. Pouah ! Pouah ! Si on ne l'était déjà, il y aurait de quoi devenir individualiste !

Quand le peuple aura conquis cette liberté et qu'il pourra trinquer avec les flics, les bourgeois ne se formaliseront plus. Ils s'amuseront de leurs balcons à la vue du cortège ou ils iront en quelque château passer leur dimanche pendant que leurs esclaves seront satisfaits avec peu...

Cette réforme coûtera si peu à nos exploiters que je ne comprends pas qu'ils ne l'aient pas encore accordé au prolétariat conscient... bien qu'il possède déjà le suffrage universel — Amusette du même genre !

FLEUR DE GALE

***l'anarchie* N° 266 – Jeudi 12 Mai 1910**

Cassius – La Liberté dangereuse

Quoique partisans de la libre expansion des facultés de l'homme, nous ne sommes les jouets d'aucune illusion et ne méconnaissons point les inconvénients et les dangers inhérents à toute liberté dans la société actuelle.

Néanmoins, nous ne songeons pas plus à détruire ce levier que les autres grandes forces de la nature.

Pourrait-on prétendre supprimer le soleil sous le prétexte de conjurer tous les maux attribués à l'excès de la chaleur ?

C'est qu'indépendamment de l'impossibilité absolue où nous serions d'atteindre ce résultat, l'anéantissement de tous les êtres organisés coïnciderait avec la disparition de l'astre qui nous éclaire et qui vivifie tout ce qui respire.

Le paysan soucieux d'obtenir des récoltes, combat la sécheresse, soit par des ombrages ou des irrigations soit en ameublissant le sol à l'aide de cultures variées. Il se crée des abris, des vêtements et des coiffures pour tempérer l'ardeur des rayons solaires, ou dispose des courants d'air qui le préservent en partie, de l'inclemence de la température.

Son industrie dessèche les marais dont les effluves miasmatiques décimaient auparavant les populations dévorées par les fièvres paludéennes.

C'est de la même manière que l'on doit procéder avec la Liberté.

Point de contrainte, même contre les manifestations les plus intempêtes ou les plus ridicules, sous peine de despotisme. Le vieux proverbe romain : *Plutôt les orages de la liberté que la sécurité de l'esclavage !* est plus juste que toutes les devises d'abrutissoir patriotique et héroïque, il est l'expression de la ligne de conduite la plus judicieuse et la plus raisonnée.

Prenons par exemple la liberté de parole.

Depuis l'origine connue des sociétés, aucun don ne paraît avoir été plus funeste aux hommes.

En effet, n'est-il pas toujours curieux d'entendre dans les réunions publiques, les orateurs d'étiquettes diverses vitupérer contre l'arbitraire qui entrave la liberté, que chacun d'eux entend à sa manière, et veut conforme à ses intérêts respectifs.

Combien de sophistes viennent en son nom, soutenir des causes sociales dont les formes ne peuvent que servir basement la tyrannie ?

Que dis-je ? Combien parmi eux, peut-on en excepter qui ne fassent servir l'art oratoire d'instruments propres à les hisser au pouvoir ?

Ne pourrions-nous pas citer un nombre infini de ces palinodies, et n'assistons-nous pas, chaque jour encore, au spectacle affligeant de militants qui paraissent n'avoir d'autre préoccupation que de renier leur propagande ?

« On vit de honte ; on n'en meurt plus ! » murmurent les aspirants à la gamelle royaliste ou à la marmite républicaine.

Est-il besoin de dire, qu'analysant simplement des faits, nos critiques ne visent point les personnes ?

Examinez attentivement ce qui se passe dans toute réunion publique.

Voici, d'un côté, un orateur en pleine possession de lui-même, heureux d'exercer ses facultés, de faire acte d'initiative, d'activité, de spontanéité. De l'autre, un nombreux auditoire suspendu à ses lèvres, ne voyant, n'entendant que par lui ; par conséquent demeurant à l'état passif aussi longtemps que dure le phénomène de suggestion.

De quelle puissance fascinatrice ne doit point se croire investi celui qui produit un si singulier effet d'hypnotisme sur tant d'auditeurs bénévoles ?

Notons, en passant que les orateurs à succès ne brillent pas toujours par une éloquence de bon aloi.

Pourvu que l'orateur sache ménager ses effets ; qu'il possède la manière « d'empoigner » son public en ne lui présentant que des idées et des sentiments qui lui soient familiers, qui flattent ses instincts, en adoptant ou feignant d'adopter ses caprices ou ses haines, il sort triomphant de l'épreuve ; surtout si le discours est débité avec cet entrain, cette façon tapageuse qui ravissent et emballent les masses dans les salles de réunions publiques. Et cela est si vrai que presque toujours, dans la même soirée, deux orateurs qui tirent des conclusions diamétralement opposées, sont, à quelques minutes d'intervalles, applaudis *avec frénésie* par les mêmes auditeurs.

Il est bien évident, dans ce cas, que ce n'est pas la contradiction que le public approuve — contradiction dont il n'a même pas conscience, — mais l'habileté du déclamateur qui ne songe qu'à l'accaparer par la forme et non par les idées.

Certains rhéteurs n'en recueillent pas moins les marques de démonstrations les plus serviles lorsqu'ils savent prendre le « la » de leur auditoire et le faire vibrer.

Comment voulez-vous que l'homme qui a pris une fois l'habitude de la figuration et des adulations des foules, puisse dorénavant s'en passer ?

Ne demandons point à notre pauvre carcasse une perfection que les hommes n'ont pas.

Est-ce à dire qu'il faille imposer des restrictions à la liberté de parole ou à la tenue des réunions ?

Pas le moins du monde. Il importe au contraire, que la latitude la plus grande soit laissée à tous les modes de propagation de la pensée.

Nous n'ignorons pas d'autre part, et quoique on s'en défende, que les succès oratoires mènent au fétichisme les foules, qui voient dans ces orateurs des chefs qu'ils sacrent inviolables ; ce fétichisme, est l'avant-coureur du pouvoir. L'homme arrivé au pouvoir souffre malaisément la contradiction, et de là à considérer comme ennemis ceux qui ne sont pas de son avis, il n'y a qu'un pas, que lui font vite franchir ses admirateurs plus ou moins désintéressés.

Le seul remède à cet état de choses, pour les anarchistes, consiste, selon nous, en la multiplication indéfinie de petits groupements ; dans la fermentation produite par des causeries où les censeurs sont impitoyablement écartés.

Chaque être humain constitue un levier qui reste improductif faute d'emploi.

Il faut donc que toutes les forces latentes, dispersées dans la société, soient mises en contact les unes avec les autres ; que les affinités susceptibles de s'unir et de former ensemble des combinaisons sociales, ne restent point inertes ; que les diverses sympathies réciproques puissent se rechercher, se connaître et se manifester en puissance révolutionnaire.

Il n'est pas bon qu'un seul homme s'habitue toujours à jouer le premier rôle, à imposer sa manière de voir, fût-elle la bonne, et à transformer ses admirateurs en miroir de ses pensées.

Les moins énergiques doivent passer, à leur tour, au rôle d'activité, et contribuer dans la mesure de leur force et de leur volonté à la diffusion des conceptions anarchistes.

C'est dans ces conditions que nous pourrons arrêter les emballements stériles de réunions publiques et préparer sérieusement des minorités conscientes capables d'accomplir le grand travail nécessaire au sentiment d'indépendance individuelle.

CASSIUS

***l'anarchie* N° 221 – Jeudi 1er Juillet 1909**

Aimé Bailly – Liberté et Déterminisme

Vieille chanson, mais refrain toujours nouveau qui intéresse les individus qui cherchent *leur* voie.

L'an-archie, qui fut pendant longtemps une haute philosophie, tente de plus en plus à devenir une vulgarité sociale.

Ne voyons-nous pas quelques « leaders » de l'ouvriérisme saboter la conception libertaire en faisant de celle-ci l'*idée du tout le monde*.

Pauvres cerveaux dont l'étroitesse ne livre passage qu'à l'égalitarisme que les actions journalières démentent avec tant de force.

Si toutefois l'individu peut, en toute harmonie s'affirmer libre, il est nombre d'humains qui portent en eux la chaîne de l'esclavage qui les rive à tout jamais à l'asservissement.

« Il y a un ordre en tout dans le monde, et dans l'amour pour la liberté aussi. J'aime être libre, mais je ne force personne à faire comme moi. La plupart des hommes sont nés pour être esclaves. Ce n'est pas facile d'être esprit libre, non seulement aujourd'hui, mais demain, non plus dans dix siècles. Etre esclave ne veut pas dire avoir la chaîne de l'esclavage rivée à la ceinture. Etre homme libre ne signifie pas non plus travailler à son compte, ou ne pas travailler du tout. Esclave, c'est la bête, matière destinée dès le commencement du monde à être commandée, matière basse, matière sans qualité, soumise avant tout à sa bassesse. Elle est par rapport à l'homme libre, ce que le sable est en face de la terre fertile. Elle est inerte, elle n'a de mouvement que par la volonté des autres comme les sables qui sont commandés par le vent. Et alors son mouvement est catastrophique, aveugle. Elle engloutit tout. Ça, c'est l'esclavage qui sert de plateforme soit à un empereur ou un roi, soit à un démocrate, simplement à un démagogue : Qu'il s'agisse d'une foule des faubourgs ou de la foule plus restreinte qui siège dans un Parlement, elle est toujours menée par une main forte. Elle ne connaît que deux formes d'existences : dominer, ou se faire dominer. Ça dépend de la tête qui la commande. Comment parler de liberté entre ces deux dominations ? (*Panaït Istrati : Sotir*) ».

Les expériences réitérées n'ont pas pu faire comprendre aux sociologues que le déterminisme jouait un grand rôle dans la vie de chacun... Certains ont compris que n'est pas libre qui veut, mais leurs intérêts immédiats étant en jeu, ils continuent à marcher sur la route de l'erreur afin que la clientèle qu'ils se chargent de libérer puisse fournir les fonds qui servent

à alimenter leur liberté apparente : C'est l'hypocrisie qui se fait sœur de la foi !

« L'être humain ne connaît d'abord que lui-même, que sa propre sensibilité ; il n'atteint le monde extérieur qu'à travers le prisme de sa personnalité sentante et vibrante ; il ne pense et ne s'aperçoit qu'il pense qu'en apercevant son moi, centre universel de toute vie psychique. — A ce point de vue et derrière les complications de la culture ou les justifications de la pensée rationnelle, l'homme reste toute sa vie, dans le tréfonds de son être, ce qu'il était, enfant, c'est-à-dire tel que la nature et la vie l'ont créé : livré tout entier à la sincérité brutale du Désir, émanation de sa propre substance ». (Dr A. BESNARD, *La Vie et la Mort des Instincts*.)

Combien d'individus ont cherché à copier les gestes qui avaient libre cours dans les milieux où ils se trouvaient sans jamais pouvoir se faire identiques aux composants desdits milieux !...

Il ne suffit point de se vouloir libre, il faut l'être, être le bénéficiaire d'une hérédité, d'un atavisme qui vous confèrent des droits à la liberté.

Celui qui porte en lui — dès sa naissance — un « maxima » libertaire, n'a pas à se croire au-dessus ou au-dessous des autres humains ; il doit se juger différent.

A l'égalitarisme qui ne peut s'exalter qu'avec l'aide de l'insincérité, de la confusion, de la naïveté ou de la criante bêtise, l'individualiste préfère l'apport de la table des « différences » qui marque la variation des tempéraments, des intelligences et des efforts consentis.

Ce n'est point se croire supérieur à autrui que de vouloir vivre sa vie propre sans se croire obligé de suivre les autres ou de se faire suivre par ces autres, c'est écouter — tout en l'accompagnant du guide volontaire (ne pas confondre avec autoritaire) Raison — l'instinct qui commande le tempérament d'une façon plus vive, plus libre et plus éclairée que celles qui émanent de toutes les éducations scolastiques.

L'instinct nous domine, il travaille notre pensée, notre intellect, comme il sculpte la forme de notre matière.

Peut-être l'humain arrivera-t-il à comprendre combien il lui serait nécessaire pour que sa vie soit grande en joies et en émotions, de « cultiver son instinct afin de le parfaire au contact d'une lumineuse et pénétrante intelligence ! »

« Il n'y a pas sur la terre un homme qui soit l'égal d'un autre homme sur la terre. Il n'y a pas un homme sur la terre qui désire être l'égal d'un autre homme sur la terre. Chacun de nous n'a qu'un profond désir, après

qu'il a mangé son pain et dormi sous un abri sûr, c'est de dépasser celui qu'il nomme son semblable en se servant des instruments que sa nature lui fournit, l'intelligence, l'enthousiasme, la bonté ou bien la ruse et même la sagesse qui conseille, pour la conquête d'un fatalisme dominateur, à renoncer à tous les autres instruments et de vivre solitaire. » (Elie FAURE, *Les Constructeurs*).

Pourquoi ne point s'ouvrir à la vie en mentant aux autres et à soi-même ?... Est-ce que la façade ou le vernis qui voile et couvre les besoins impérieux auront assez de force pour que le faux et le mensonge tiennent jusqu'au bout ?

La vie d'un individu n'étant qu'un instant dans l'éternité, ne vaudrait-il pas mieux, pour l'essor du « moi » que l'« un » soit assez volontaire et courageux pour ne point s'égarer sur les routes de l'uniformisme, ou égalitarisme, afin de renforcer sa confiance en l'individualisme rayonnant ?

Pourquoi ne prêterions-nous pas notre attention à l'union de notre Raison et de notre instinct, si celle-ci pouvait nous fournir l'utile manifestation de détermination ?

Cultiver son « tempérament » serait — je le crois — une éducation personnelle sur l'unité qui développerait — chez l'intuitif, le psychologue, le détenteur du sens de la liberté — le goût du savoir et de la compréhension.

Employer notre vie à accroître la conformité de notre intelligence à la réalité, ce serait ne plus œuvrer en vain et ne plus chercher à entraîner les « différents » à sa suite.

—o—

Puissent les individualistes ne point se choquer de l'attitude prise par leurs camarades communistes-anarchistes. Ces derniers veulent se situer ouvertement (qu'ils disent !) en éliminant de leur milieu tout ce qui s'oppose à l'idée du commun vulgaire qu'ils se chargent de monter au pinacle. — S'ils croient en la possibilité de l'avènement de la plus parfaite égalité (qui n'existe nulle part), libre à eux de se montrer à la hauteur de leur tâche en intensifiant le sacrifice personnel — qui sera le jalon indicateur du chemin des idées qui doivent émaner de *leur* principe.

Nous attendrons l'apparition de la preuve indiscutable de leur action pour voir si nous sommes vraiment dans l'erreur et si notre pauvre petite conviction doit s'abaisser devant leur grandiose vérité.

Pour l'instant, nous pouvons, sans jouer aux « surhommes », rire du dédain qu'ils nous offrent en échange de notre discussion, puisque ce rire ne voilera jamais injustice et méchanceté, mais se chargera — tout simplement — de représenter la joie vivace d'un enfant qui se grise de puérilités.

A. BAILLY.

***l'en dehors* N° 123-124 – début Octobre 1927**

Benjamin Tucker – La Liberté individuelle

The Van Guard Press, de New-York, vient d'éditer deux volumes qui intéressent particulièrement l'individualisme anarchiste. L'un est *Individual Liberty*, de Benjamin R. Tucker ; l'autre est *What is Mutualism ?* de Clarence L. Swartz, qui coopéra longtemps à la confection de *Liberty*, aux côtés de Tucker.

C'est Swartz qui a compilé *Individual Liberty*, qui n'est autre chose qu'une édition abrégée de *Instead of a book* — A la place d'un livre — dont les clichés avaient été détruits lors de l'incendie de janvier 1908. *Individual Liberty* ne compte en effet que 294 pages, alors que *Instead of a book* en nombrerait 500, dont beaucoup en caractères petits et compacts. Cette réduction provient du rejet de certaines discussions ou polémiques qui n'ont peut-être plus la saveur qu'elles exhalaient au moment de leur publication. Mais le lecteur n'y perd rien. *Instead of a book* a été édité en 1893. Dans *Individual Liberty*, on trouve des passages bien ultérieurs à cette date.

What is Mutualism ? — Qu'est-ce que le Mutualism ? — est l'exposé de la conception actuelle de l'anarchisme individualiste aux Etats-Unis, telle que la conditionne l'évolution de cette doctrine, sous l'influence de Swartz, Fulton, Cohen, Freeman, etc. Il y a peu de différence entre le Mutualism de Swartz et l'anarchisme individualiste de Tucker, si ce n'est que ce dernier possédait une vision plus ample de l'aspiration humaine. Nous traduirons d'ailleurs certains passages de *What is Mutualism ?* avec lequel nous sommes souvent d'accord, économiquement parlant.

Ci-dessous quelques, extraits d'*Individual Liberty*, glanés en cours de lecture.
— E. A. [E. ARMAND]

Le mot « anarchie » ne signifie pas simplement opposé à l'*archos*, ou chef politique. Il signifie opposé à *arché*. *Arché*, en premier lieu, se traduit par « commencement », « origine ». Il a acquis, par la suite, une seconde signification, celle de « premier principe », « élément » — plus tard : « première place », « pouvoir suprême », « souveraineté », « puissance », « commandement », « autorité » — finalement : « une souveraineté », « un empire », « un royaume », une magistrature », « une fonction gouvernementale ». Etymologiquement, le mot anarchie peut avoir plusieurs sens, celui par exemple de *sans principe directeur*, sens auquel je n'ai jamais objecté, m'efforçant toujours, au contraire, d'interpréter selon leur définition, la pensée de ceux qui s'en servent ainsi. Mais le mot Anarchie, en tant que

terme philosophique, et le mot Anarchiste, en tant que nom d'une secte philosophique, furent d'abord utilisés dans le sens d'opposition à domination, à autorité, ils conservent ce sens de par « le droit du premier occupant », de sorte que toute signification philosophique autre qu'on en voudrait donner, est inexacte et confuse.

—o—

Quand je dis que l'association volontaire implique nécessairement le droit de retrait, je ne nie pas le droit à des individus quelconques de passer un contrat d'association par lequel chaque associé renonce au droit de résiliation. Ce que j'ai voulu affirmer, simplement, c'est qu'un tel contrat, si quelqu'un était assez naïf pour le passer, ne serait qu'une formule que tout associé raisonnable se hâterait de violer ou de fouler aux pieds aussitôt qu'il aurait compris l'énormité de sa folie. Le contrat est un instrument d'une grande utilité, un outil très avantageux, mais son utilité a des limites ; personne ne peut l'employer pour l'abdication de sa personnalité. Renoncer indéfiniment à son droit de résiliation est se rendre esclave. Or, nul ne peut se rendre esclave au point de renoncer au droit de publier sa propre proclamation d'émancipation. L'individualité et son droit à l'affirmation sont indestructibles, sinon par la mort. Tout signataire donc de pareil contrat qui deviendrait par la suite anarchiste, se trouve pleinement justifié en usant de tous les moyens à sa disposition pour se protéger des tentatives qu'on ferait pour le contraindre, en invoquant un contrat ou une constitution de ce genre.

—o—

Je n'ai jamais dit que « c'était le devoir de chacun de rompre tous les contrats aussitôt qu'on était convaincu qu'ils avaient été conclus sottement ». Ce que j'ai dit, c'est que si quelqu'un signait un contrat le privant de sa liberté à tout jamais, il le violerait aussitôt qu'il s'apercevrait de l'énormité de sa folie. Car si je crois qu'il vaut mieux rompre que tenir certaines promesses, il ne s'ensuit pas que je crois qu'il est toujours sage de rompre une folle promesse. Au contraire, je considère l'accomplissement des promesses comme tellement important que je n'approuve leur violation que dans des cas d'extrême nécessité. Il est d'une importance tellement vitale que les associés puissent compter les uns sur les autres qu'il vaut mieux ne

jamais rien faire qui puisse ébranler cette confiance, sauf en cas où elle ne pourrait être maintenue qu'au détriment de quelque considération de plus grande importance encore.

—o—

L'idée que l'Anarchie peut être instaurée par la force est aussi fallacieuse que l'idée qu'elle peut être maintenue par la force. La violence ne peut pas conserver l'Anarchie ; elle ne peut pas lui donner naissance. Au fait, l'une des conséquences inévitables de l'emploi de la force est de retarder l'Anarchie. La seule chose que la force puisse faire pour nous, c'est de nous sauver de l'extinction, c'est de nous accorder un bail de vie plus étendu, au cours duquel nous pourrions essayer de réaliser l'Anarchisme par les seules méthodes possibles. Mais cet avantage est toujours acheté à un prix immense, et sa réussite est accompagnée, toujours, d'un risque effroyable. L'essai ne saurait en être fait que lorsque les risques des autres moyens sont plus grands. Quand un médecin s'aperçoit que les forces de son malade déclinent rapidement — à cause de l'intensité de ses souffrances — qu'il mourra d'épuisement avant que son remède ait eu la chance d'opérer — il administre un narcotique. Mais un bon médecin répugne toujours à ce moyen, car il sait que l'une des influences d'un narcotique c'est d'interrompre, sinon détruire, l'efficacité du remède. Il ne s'en sert jamais qu'à titre de moindre mal. Il en est de même quant à l'emploi de la force comme guérison de la société malade, que ce soit l'Etat ou la foule qui s'en serve. Non seulement ceux qui prescrivent l'emploi irraisonné de la force comme un remède souverain et un tonique permanent, mais encore tous ceux qui le proposent comme remède ou qui y auraient recours futillement et sans nécessité non à titre de remède, mais à titre d'expédient — tous ceux-là sont des *charlatans sociaux*.

—o—

Au fait, qu'est-ce que le bulletin de vote ? Ni plus ni moins qu'un morceau de papier représentant la baïonnette, la matraque, la mitrailleuse. C'est un expédient permettant de se rendre compte, sans perte de temps, de quel côté se trouve la force et de se soumettre à l'inévitable. La voix de la majorité évite l'effusion de sang, mais elle est tout autant une expression de violence que le décret du plus absolu des tyrans, étayé par la plus puissante

des armées. On peut prétendre, naturellement, que la lutte en vue d'obtenir la majorité implique un emploi accidentel d'influences intellectuelles et morales. Mais ces influences s'exerceraient encore plus puissamment dans d'autres directions si le vote n'existait pas. Quand on les emploie comme des auxiliaires électoraux, elles représentent simplement un effort pour hâter la venue du moment où la force physique pourra lui être substituée. La raison qui se consacre à la politique combat pour sa propre déconfiture, car, dès que la minorité devient majorité, elle cesse de raisonner et de persuader, elle se met à commander, à obliger, à punir.

—0—

« La coopération obligatoire est-elle jamais désirable ? » — La coopération obligatoire n'est qu'une forme d'attentat à la liberté d'autrui et les coopérateurs ne sont pas plus justifiés d'y recourir que de recourir à n'importe quelle autre forme de violence.

Benj. R. TUCKER

***l'en dehors* N° 115 – mi-Août 1927**

E. Armand – Considérations sur l'idée de liberté

Il est nécessaire de s'entendre sur l'expression *liberté*. On sait que la liberté ne saurait être un but, car il n'est pas de liberté absolue ; de même il n'est pas de vérité générale, pratiquement parlant, il n'existe que des vérités particulières, il n'est pas de *liberté* générale, il n'y a que des libertés particulières, individuelles. Il n'est pas possible d'échapper à certaines contingences ; on ne peut être libre de ne pas respirer, par exemple, de ne pas assimiler et désassimiler... La Liberté n'est qu'une abstraction comme la Vérité, la Pureté, la Bonté, l'Égalité, etc. Or, une abstraction ne peut être un but.

Considérée au contraire au point de vue particulier, cessant d'être une abstraction, devenant une voie, un moyen, *la liberté* se comprend. C'est ainsi qu'on réclame la liberté de penser, c'est-à-dire de pouvoir, sans entrave extérieure, exprimer par la parole ou l'écrit ses pensées et ce de la façon dont elles se présentent à l'esprit. C'est l'expression intégrale de la pensée qui est alors le but poursuivi et non la liberté.

C'est justement parce qu'il n'est que des libertés particulières que nous pouvons, sortant du domaine de l'abstrait, nous placer sur un terrain solide et affirmer “nos besoins et nos désirs” — bien mieux que “nos droits”, expression abstraite et arbitraire — refoulés, mutilés ou travestis par des autorités d'ordres divers.

Vie intellectuelle, vie artistique, vie économique, vie sexuelle — les individualistes réclament pour elles la liberté de se manifester pleinement, selon les individus, en égard à la liberté des individus, en dehors des conceptions légalitaires et des préjugés d'ordre religieux ou civil. Ils réclament pour elles, rivières grandioses où se déverse l'activité humaine, de couler sans obstacles sans que les écluses du “moralitéisme” ou les barrages du “traditionnalisme” tourmentent ou embourbent leur cours. A tout prendre, mieux encore *les libertés* avec leurs impétueuses erreurs, leurs soubresauts nerveux, leurs “manques de recul” impulsifs, — que *les autorités*, façades immobiles, grilles figées derrière lesquelles on agonise et on s'étiole. Entre la vie en plein air et la vie en cave, nous choisissons la vie en plein air.

E. ARMAND

l'en dehors N° 19-20 – fin Septembre 1923

Valérie Mc Kean – La Route de la Liberté

*C'était un ami de l'homme,
et il vivait dans une maison au
bord de la route (Homère).*

Il est des âmes sauvages qui se retirent à l'écart
Du monde, de ses joies, de ses soucis ;
Il est des âmes pratiques qui fréquentent les places des marchés
Pour l'amour de l'or qu'on y récolte ;
Il est des âmes de pionniers qui tracent leurs sentiers
Là où ne résonnèrent jamais des pas d'hommes.
Moi, je veux vivre dans une maison au bord de la route
Et être un ami de l'homme.

Je veux m'établir au bord de la route
Où s'écoulent les générations des hommes —
Les hommes dont les uns sont bons et les autres mauvais,
A peu près comme nous le sommes, vous et moi.
Je ne voudrais pas me trouver à la place du juge
Ni jouer le rôle du moqueur cynique !
Non, je veux vivre dans une maison au bord de la route
Et être un ami de l'homme.

De ma maison sur le bord de la route —
La grand'route de la Vie des hommes :
Je vois ceux qui se hâtent, aiguillonnés par l'espoir,
Je vois aussi ceux qui aspirent à renoncer à la lutte.
Chacune de ces allures, j'en suis certain, correspond
A un dessein infini.
Moi, je veux vivre dans une maison au bord de la route
Et être un ami de l'homme.

L'homme qui s'en va la tête haute,
Celui qui supplie, tête baissée —
L'un et l'autre se rencontreront au but assigné,
Ainsi que l'a décrété le divin Amour.
Puisque je puis sourire avec ceux qui sourient,

Puisque je puis soupirer avec ceux qui soupirent,
Je me sens bien chez moi, dans ma maison au bord de la route,
Isolé, mais non pas solitaire.

Valérie Mc KEAN
***l'en dehors* N° 156 – début Avril 1929**

P. Monin – La Liberté et les Anarchistes

Qu'est-ce que la liberté ?... Les anarchistes sont-ils partisans de toutes les libertés ?... C'est au nom de la liberté que les cléricaux défendaient leurs congrégations et réclamaient le droit d'abrutir, à leur manière, les jeunes générations !...

C'est au nom de la liberté que les proprios défendent leurs propriétés, pressurent à leur fantaisie les locataires et exploitent le travail des prolos !... C'est au nom de la liberté que les gouvernants oppriment, fusillent et abrutissent !... C'est au nom de la liberté que les bistros empoisonnent leurs contemporains !... C'est encore au nom de la liberté que le peuple s'alcoo-lise, s'intoxique et vote !... et c'est aussi au nom de la liberté que nous, anarchistes, nous les combattons tous !...

En vérité, le mot liberté prête à beaucoup d'équivoques, et je crois qu'il est très peu d'anarchistes partisans de toutes ces libertés !... Ça peut paraître bizarre... Pourtant, si j'en juge d'après les critiques que chacun de nous adresse aux individus, et au milieu social, aux vices et aux préjugés, je ne puis que me convaincre davantage de cette vérité.

En effet, le mot liberté est vague, et ne forme pas une ligne de démarcation précise, impartiale et générale des droits réciproques de chacun et de tous ! et chacun, avec ce mot, selon ses fantaisies personnelles agit plus ou moins contradictoirement au mépris de toute harmonie individuelle et sociale !

Il y a, à mon point de vue, une lacune grave, qui obscurcit nos raisonnements, il manque aux anarchistes quelque chose, qui nous fait paraître vagues et fantaisistes ; ce quelque chose, c'est une règle de conduite, d'appréciation, de méthode ! Car, enfin si le chercheur, le savant, a raison d'analyser, de sélectionner, de classer, pour connaître plus exactement la valeur de chacune des parties composantes d'un corps, ou d'un raisonnement, pour en avoir la formule plus exacte, et si nous admirons nous-mêmes ces procédés pour ce que nous considérons comme les plus sérieux des progrès humains... les sciences, nous aurions également raison d'opérer de la même façon à l'égard de nous-mêmes et de nos conceptions philosophiques, d'un nébuleux qui frise l'incohérence, qui touche à l'inconséquence et au fantaisisme.

Il n'y a pas à sortir de là, ou nous travaillons à la réalisation, à la matérialisation de notre idée en nous-mêmes, à la rénovation de nos individualités, qui détermineront la rénovation du milieu social, selon nos

aspirations de mieux-être, en formant des humains nouveaux ! Ou nous sommes des métaphysiciens, des désœuvrés, des cagots, des fumistes !... Or, si nous sommes sérieux, conscients, il nous faut envisager la possibilité de la vie en commun « parce que étant plus avantageuse pour chacun de nous, et pour tous », la vie en camaraderie, sans autorité ! Pour cela il faudra établir entre nous, par une *morale ou règle de conduite, l'égalité par la réciprocité*, sans quoi, il y aurait des lésés... donc des révoltés.

Car quiconque ne vit pas en état permanent de réciprocité, dans une milieu commun, devient un lésé, un exploiteur ou un exploité (exception faite pour les jeunes, les malades, les infirmes et les vieillards). Pour arriver à cet état de conscience de la vraie liberté réciproque, de cette vie commune et libre, que nous désirons tous, il serait urgent que nous analysions, que nous sélectionnions, que nous classions, que nous connaissions plus exactement les conditions adéquates nécessaires à cet état de vie et de liberté, et de répudier ce qui, sous le nom de liberté n'est que vices, abus, exploitations, oppression, autorité ! Nous avons beau vouloir nous évader, par la pensée, monter vers de radieux empires, c'est là !... c'est sur la boule ronde, que nous sommes et que nous restons, où il nous faut vivre, souffrir et mourir !

Chercher à améliorer le court passage de notre existence, notre vie matérielle, nous le devons, puisque tout être vivant fuit la douleur instinctivement.

Qui nous dira ce que nous pourrions tenter dans cet ordre d'idée ? Vie commune ?... Tout est là !... Là seulement nous apprendrons, nous manifesterons nos aptitudes, nos capacités de réalisations anarchistes, nous ferons l'apprentissage de la liberté, et cela est peut-être plus difficile que de philosopher loin de l'expérience !

P. MONIN (Lyon).

***l'anarchie* – Neuvième Année – N° 465 – 12 Mars 1914**

Angel Pumarega Garcia – De la liberté considérée comme une inquiétude

Ce n'est pas en vain que l'expérience agit comme pierre de touche de nos opinions ou facteur de rectification de nos erreurs. Elle apprend toujours à quiconque ne se réfugie pas dans l'aprioristique, dans le préconçu...

... Déjà, dans ma pensée, j'ai rompu avec l'équivoque. Cette rectification subjective, élaborée par la prédisposition, l'analyse et l'expérience, répond à un apport copieux de vérité, de clarté et de certitude de mon cerveau, et de là à mes idées. Par exemple, je ne considère plus la liberté comme une aspiration future ; comme un projet dont la réalisation prendra place dans l'avenir, au delà de notre vie personnelle, dans le lieu abstrait que prophétise l'hyperbole rédemptoriste ; comme un état social de bien-être collectifs et construit dans des siècles ou des années sur nos tombes...

Or, savez-vous qui a le mieux signalé les nuances de cette heure intense de luttes spirituelles ? Max Stirner. Et qui les a rendues plus claires et plus assimilables ? John Henry Mackay. La genèse des opinions définitives de Carrard Auban, le personnage *inconséquent* de *Les Anarchistes*, se trouve dans l'expérience de la sélection, qui confond et remplit son esprit de doutes, d'incertitudes et de luttes terribles — et cela jusqu'à ce qu'elle aboutisse, cette sélection, à un sommet de sérénité et d'équilibre spirituel, à un point élevé de vérité et de justice.

Il est évidemment certain qu'à l'origine nous désirons tous la transformation d'un milieu qui prohibe presque absolument le développement individuel. Mais quand nous pénétrons dans la catégorie des résolutions et que nous entendons rendre consistants nos désirs ; quand nous prétendons les réduire en idées accessibles à d'autres hommes, — à ceux qui se trouvent hors de toute aspiration libératrice — nous nous sentons perplexes : nous ne savons quelle orientation donner à nos efforts, dans quel sens employer notre volonté, jusqu'où diriger nos pensées, quelle forme donner à nos volitions — bref dans quelle direction lancer nos activités.

Généralement, les hommes se prononcent en faveur d'idées d'ordre abstrait et extrapersonnelles, d'aspirations générales intéressant l'avenir ou de réformes assez innocentes à réalisation actuelles. Rapidement, sur ces erreurs on érige un système de doctrines, un parti, une secte. On établit alors — conséquence obligatoire de toutes les idées extrapersonnelles — une théorie aprioristique en vertu de laquelle on aboutit à la liberté aprioris-

tique forcée des autres ; de ceux qui n'ont pas épousé et n'épouseront jamais ces idées.

C'est parce qu'on voit seulement l'extérieur des faits et des choses. L'ouvrier se lamente-t-il de sa situation précaire ? — Qu'on fasse une loi ou qu'on organise une société de résistance. L'ouvrier clame-t-il ses misères ? — Qu'on détruise le régime capitaliste ; il n'y a qu'à socialiser la propriété ! Le citoyen se plaint-il des maux de l'autorité ? Qu'on réforme ou qu'on abolisse l'État.

Je ne trouve rien à redire, — loin de là, — à ce que l'homme-ouvrier ou l'homme-citoyen se dresse, même de la manière bornée et inintelligente dont il le fait, — contre les exploitations et les tyrannies du milieu social. Mais, dans les termes où le problème se trouve posé, les « rédemptoristes » sont incapables de savoir si dans la bouche des ouvriers ou des citoyens le mot liberté représente un propos délibéré ou une inquiétude vague.

A quelle altitude de liberté personnelle n'aurions-nous pas atteint si ce qui n'a toujours été qu'inquiétude plus ou moins passagère, plus ou moins énergique, eut été, au contraire, un effort persistant de volonté individuelle ?

Les révolutions, les changements de régime politiques, les convulsions populaires, etc... dénotent seulement le point culminant de cette inquiétude, inhérente à la nature des hommes comme à celle des peuples.

Aujourd'hui on semble avoir fait de l'aspiration vers la liberté, une revendication définitive. Mais, en réalité, qu'on s'en trouve éloigné !

On a formé, certes : des idées arrêtées, exaltées déjà à la catégorie de dogmes ; — des groupes de gens dont les mouvements sont « programmés », prévus d'avance ; — des associations et des partis doués d'une existence permanente, laquelle se prolonge comme s'ils devaient durer éternellement. Partout, en effet, le substantif liberté palpite sur les lèvres. Mais étant donné que pour son interprétation, il y a autant de critères que d'individus, les conceptions particulières se multiplient indéfiniment. Qu'est-ce que la liberté ? Théoriquement, un ordre de choses uniforme, bien que cela semble paradoxal ; pratiquement, une aspiration pluralisée de par sa nature.

Pour le catholique, la liberté de l'homme consiste dans la survivance de ses croyances ; pour le socialiste, dans le gouvernement collectif des choses ; pour maint prétendu anarchiste, dans la Révolution Sociale qui libère tout autant celui qui veut être libéré que celui qui ne le veut pas.

Qui s'est arrêté pour réfléchir que la liberté ne peut pas être une chose abstraite et du domaine de l'avenir — le résultat d'une circonstance collective ; — qui a réfléchi que la liberté est uniquement un mode individuel de vie et d'activité, d'application immédiate, qui ne dépasse pas notre fin ?

Le coefficient de tout cela, c'est qu'en vérité il n'y a pas d'hommes libres. On rencontre même difficilement quelqu'un ayant élevé l'inquiétude de la liberté au niveau d'une règle de conduite particulière. Où se trouvent les hommes qui n'ont pas converti la liberté en un objet abstrait de culte ? Il y en a, certes, mais on ne les rencontre pas sûrement dans nos troupeaux de parasites et de débiles...

La démonstration la plus évidente de tout cela nous est fournie par les agglomérations ouvriéristes, socialistes, politiques, religieuses. Un rédempteur sous-entend l'existence de cent, de mille individus sans aptitudes ni volonté pour réaliser un effort d'autonomie, principe d'une liberté bien entendue. Cette forme de parasitisme est une manifestation aiguë d'impersonnalité et d'esprit grégaire, chose bien opposée, certes, à tout concert de liberté.

Que signifie pour ces êtres ce mot « liberté », sinon une nouvelle religion ? — que peuvent éprouver d'autre, ces hommes, qu'une vague inquiétude, engendrée généralement par leur malaise économique ? A quelle espèce de liberté aspirent-ils, eux qui ne font pas un effort pour leur propre compte ?... C'est à d'autres qu'ils confient le travail de leur émancipation...

Sans nul doute, pour la plus grande partie des hommes, la liberté est une inquiétude et elle le demeurera tant qu'on la considérera comme une chose extrapersonnelle, dépendante du milieu.

A cette absurde théorie, nous opposons notre point de vue anarchiste qui considère la liberté comme la conséquence d'un travail opiniâtre, d'une activité constante et sereine de l'individu pour annuler et limiter les influences et les dominations du milieu, et la prédominance inexplicable des situations économiques.

Mais pour cela — comme le dit notre ami E. Armand : — « Il faut *vouloir* en premier lieu *être* libre ».

Angel PUMAREGA GARCIA
***par delà la mêlée* N° 22 – Mi. Janv. 1917.**

Quel code anarchiste *imposé* édictera que tel érotisme est plus vulgaire ou plus morbide qu'un autre ; que tel ou tel acte de reprise individuelle justifie le régime capitaliste ; que telle attitude sent de préférence à telle autre, le bourgeoisisme. Pour être logique jusqu'au bout, qu'on crée un parlement anarchiste, avec pouvoir législatif et un exécutif, pour mettre à la porte de l'anarchie les copains qui refuseront de s'incliner devant ses votes !

E. Armand